

STUR

REVUE
D'ETUDES



« N° 11 »
OCTOBRE
« 1937 »

STUR

REVUE D'ÉTUDES NATIONALE BRETONNE

QUATRIÈME ANNÉE — N° 11 — 1^{er} OCTOBRE 1937

SOMMAIRE

ENTRE NOUS, par la Direction.....	5
Editorial — DEMARRAGE.....	7
LUG, poème breton, par Kadwallon.....	12
Études historiques — OSWALD SPENGLER, par R. Glémarec.....	15
Notes — BRETAGNE ET PRUSSE, par O. M.....	30
Prises de Position — M. CHARLES MAURRAS, par O. Mordrel.....	43
Fantaisie — DISTRO AN ANAON, par O. M.....	56
Tribune libre — RACISME ET PAGANISME, par Breselgar.....	65
IMPRESSIONS NORDIQUES, par J. La Bénélais... ..	71
Notre Monde — LE TEMPLE DE SION, par G. Eguinard.....	80
LE PAVILLON DE LA BRETAGNE à l'Exposition de Paris.....	87
UN REVENANT.....	94

DIRECTEUR : O. Mordrel. — **ADMINISTRATEUR :** Y. Bricler.
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Boîte Postale 37, Quimper, Bretagne.

ABONNEMENTS. — Un an: Bretagne et France, 40 francs. — Autres pays : 50 francs.

VENTE AU NUMERO. — Bretagne et France, 10 francs. — Autres pays : 13 francs.

ENVOIS D'ARGENT : (Par chèque postal) Yan Bricler, Administrateur de « Stur », C. C. 18.977, - Rennes, Bretagne.

PARUTION. — Quatre fois par an : 1^{er} Janvier, 1^{er} Avril, 1^{er} Juillet, 1^{er} Octobre.

CORRESPONDANCE. — On est prié de joindre un timbre pour la réponse, et d'accompagner les changements d'adresse d'un franc en timbres. — On peut écrire en breton, français, anglais et allemand.

COLLABORATIONS. — Sauf convention contraire, les manuscrits ne sont pas rendus. La copie doit nous parvenir au plus tard un mois avant la date de la parution.

« LES AMIS DE STUR ». — Société pour le développement de la revue. Cotisation annuelle, ad libitum, minimum 5 francs. — Envoi des statuts sur demande.

ECHANGES. — Tout journal ou revue désirant faire l'échange avec « Stur », doit en faire la demande à l'administrateur.

DROITS DE REPRODUCTION. — Réservés pour tous pays.

Entre Nous...

■

Les idées que nous avons mises en circulation dans le mouvement breton depuis que notre doctrine se précise, n'ont pas été sans y causer une certaine perturbation. On ne se fait pas faute de nous en faire grief. Hélas, nous ne parvenons pas à nous désoler de cette agitation des sentiments et de l'esprit, qui s'éveille parmi nous. Toute prise de position nouvelle entraîne nécessairement une modification des rapports humains et elle s'accompagne des heurts que rencontre toujours ce qui est nouveau.

La bagarre dans les cerveaux, en cette année 1937, nous rappelle la bataille dans les cœurs que détermina, entre les années 1922 et 1927, l'affirmation nationale de BREIZ ATAO. Mêmes indignations, mêmes reproches de diviser le mouvement, mêmes critiques de s'inspirer de « l'étranger », même paresse à renouveler une manière de penser qui est devenue une indolente habitude !

Pourtant le programme de nos préoccupations s'est considérablement modifié au cours de ces dernières années et il n'est pas inconcevable que nous abordions des problèmes qui jusque là ne se posaient guère. La question n'est plus de savoir si la Bretagne est ou n'est pas française, si son intérêt est ou n'est pas de se gouverner elle-même. Qui n'est pas encore fixé sur l'un ou l'autre de ces points, fait désormais figure parmi nous de fossile ou d'ignorant. La question est de savoir si la Bretagne est capable de se doter d'une culture originale ou si elle doit se contenter de mettre en breton les conclusions d'une philosophie étrangère.

Certains n'ont pas encore fait face au dilemme. D'autres n'en prendront jamais conscience, parce qu'ils sont incapables de s'élever au-dessus d'un certain niveau de discernement. Nous ne songeons pas à nous en désoler. Il est normal et même excellent que notre revue ait des adversaires en même

temps que des amis. STUR n'est pas fait pour tout le monde. Nous ne demandons rien à ceux qui ne sentent pas, qui ne comprennent pas, sinon de ne pas nous faire l'excessif honneur de nous considérer comme le fait le plus important de l'année !

Dieu merci, le sort de la Bretagne ne se jouera pas autour d'une table de café ou sous les ombrages d'un camping anodin. Il se jouera sur un terrain où les moitiés d'hommes et les petites filles imaginatives rempliront par la force des choses un rôle effacé, quelle que soit leur bonne volonté !

Il serait pourtant bien facile de se mettre d'accord sur le principal. On VEUT ou on ne veut pas que l'action bretonne réussisse ; si on le VEUT, on doit faire le NECESSAIRE, sans ce soucier autrement de ce qui distrait, rapporte ou amuse. Les militants bretons qui font de l'action bretonne quand ça leur plaît, si ça leur plaît et avec qui leur plaît, ne sont pas des convaincus, mais des esthètes. Le nationalisme breton, en ce qui les concerne, a tout à redouter de la concurrence du ping-pong ou de la philatélie.

Quand on VEUT, on fait les sacrifices nécessaires de temps, d'ambition, d'orgueil, de liberté et d'argent. On se prive du plaisir de colporter des calomnies et de celui de plastronner, parce que ces manies usent et divisent un mouvement ; on a en vue, non pas son succès personnel, mais celui de l'œuvre : ON SERT, et avec effacement s'il le faut.

Ici, nous voudrions que chaque ami de notre revue se réfère systématiquement à cette seule préoccupation : CE QUE JE VAIS DIRE OU FAIRE EST-IL UTILE AU MOUVEMENT ?

Tant que notre rassemblement n'agira pas sous le signe de ce commandement exclusif, aucun sentiment, même le plus fort, aucune doctrine érudite ne sauvera la Bretagne.

La Bretagne ne sera sauvée et grandie que par des hommes qui commenceront par être maîtres d'eux-mêmes.

LA DIRECTION.

ÉDITORIAL

Démarrage

■

L'année 937 fut une grande année dans l'histoire de Bretagne : elle a marqué la résurrection de notre pays dévasté par les pirates du Nord. L'année 1937, à un intervalle de mille ans, sera peut-être considérée plus tard comme le point de départ de la seconde résurrection de notre patrie, après qu'elle se soit trouvée pour la deuxième fois au bord du tombeau.

Depuis quelques quinze ans, presque chaque année a enregistré sous un rapport ou sous un autre un progrès dans la voie de notre relèvement national. Il y a eu l'année de la naissance de *Gwalarn*, celle de *Breiz Atao* hebdomadaire, l'année de la fondation du *Parti Autonomiste*, celle de la destruction du monument de l'Union et celle de la première Auberge de Jeunesse. Mais, il ne semble pas qu'aucune année ait encore apporté comme 1937, un pareil faisceau de réussites et surtout de témoignages certains du démarrage pour de bon de notre mouvement national. On pouvait encore songer, il y a un an, à écrire une étude sur les causes de

notre « piétinement ». Nous voyons maintenant qu'il n'y avait pas piétinement, mais germination. Il suffisait d'attendre.

A Perros-Guirec, assises de l'ABES, l'Union pour l'Enseignement du Breton. Pour la première fois, des parlementaires s'y rendent et y prennent part. Peu importe ce qu'ils disent. Leur présence à cette réunion, de même que la constitution spontanée peu de temps avant à la Chambre d'un groupe actif de Défense des Intérêts Bretons, prouve seulement une chose, c'est que l'idée bretonne se révèle cette année comme un facteur électoral que personne ne peut plus négliger. Il en est ainsi parce que l'idée bretonne est entrée dans le peuple. Elle a quitté les cercles restreints qui l'ont élaborée, elle a commencé à vivre de sa vie propre dans les masses, *elle est devenue un mythe populaire*. 1937 pointe le succès décisif de notre propagande générale.

Sur les landes du Trévél, pour la première fois, de jeunes Bretons se réunissent pour se plier volontairement à une discipline militaire. Ils marchent en colonne la tête droite, les membres tendus, sans une parole. Ils manœuvrent sec au commandement, en breton bien entendu. Ils souffrent sans mot dire des fatigues de la marche et des exercices, du froid des nuits, de la pluie. Ils s'entraînent à la signalisation. Année 1937 : *l'armée bretonne est née*, (n'aurait-elle que 5 ou 50 hommes).

Congrès du Parti National à Carhaix. Des tendances différentes vont s'affronter, des questions de personnes ont été soulevées. Va-t'il se produire ces vains chocs d'amour-propre qui, jusqu'ici, ont toujours brisé les efforts bretons au moment où ils vont porter leurs fruits ? Contrairement aux pro-

nostics de ceux qui croient connaître « leur » Bretagne, Carhaix est un congrès d'union et de discipline patriotique. Dans les annales du mouvement, 1937 restera l'année où, pour la première fois, dans des circonstances qui, auparavant, avaient toujours été fatales, l'esprit politique a triomphé de l'esprit de clan. Année 1937, *année de maturité politique* : les valeurs nationales ont eu la primauté.

Plougastel. Un à un, devant l'assistance la plus choisie de Bretagne, les conférenciers se succèdent à la tribune. Il s'agit de sciences, de métiers, d'arts, de tout l'effort de ceux qui, dans les sphères les plus différentes, cherchent à rendre son rôle à l'esprit breton et à mettre les choses dans leur ordre naturel. Il y a trois ans, les conférences étaient en français ; l'année dernière, à Roscoff quelques unes furent en breton. Cette année, la majorité des conférenciers s'exprime dans la langue nationale, et l'on peut dire en entendant l'un parler d'artisanat ou l'autre de questions maritimes, dans une langue châtiée et technique, sans qu'il soit fait le moindre appel aux terminologies internationales ou aux formes dialectales, qu'en 1937, *le breton, langue de culture moderne, est entré en usage public*.

Daoulas, réunion des Amis de Stur. Tous les éléments du mouvement breton ont leurs représentants, réunis et fondus par leur commun souci de réaliser, en commençant par la pensée, une totalité bretonne. Nous pouvons rire des marxistes qui n'existent que par un livre. Nous, nous élaborons notre être conscient et toute notre vie en fonction du principe breton. Nous avons porté l'idée bretonne au centre de l'homme breton. Les conflits qui en résultent doivent être compris comme une conséquence logique des divergences naturelles qui

existent entre les hommes. An 1937, *une élite bretonne a pris conscience de ses liens et de ses responsabilités.*

Camps de Trézevel et de Sizun, de Menez Kador, de Penfoull, de Plouger et un peu partout sur les pistes de Bretagne : nuits sous la tente, nuits dans les champs ; courses sans bagages ; torses nus qui se penchent à l'aube sur l'eau fraîche des fontaines ; repas debout en riant, d'un quignon de pain et d'un quart de café, de n'importe quoi ; vie à la dure et à la diable, peau tannées comme du cuir ; jamais d'argent, jamais d'hôtel, et de la joie à faire éclater le cœur. Etreinte du sol de Bretagne. Année 1937 : *les corps ont compris.*

Exposition de Paris. Par les formes et les couleurs, les jeux d'ombre et de lumière, le verbe s'alliant à la plastique, l'âme nationale de notre peuple trouve sa première éclatante expression, synthèse magnifique et parlante de tout ce qui a été senti, pensé, voulu et fait depuis cinquante ans par trois générations de poètes, de peintres, de sculpteurs, d'écrivains, de savants et d'hommes politiques. An 1937, *pour la première fois, la Bretagne s'est manifestée publiquement sans nous décevoir ; bien plus, elle nous a émerveillés.*

Pas de cloisonnements, pas d'hommes partiels : tous communient. Le poète milite dans les rangs du parti ; le savant va dormir sur la paille ; l'artiste sonne des danses ; l'écrivain enseigne les étudiants ; l'athlète apprend des leçons de grammaire. Ils marchent ensemble, ils rient ensemble, ils mangent à la même table, tous différents, tous semblables. An 1937 : *le Breton « total » est né.*

Les heureux : ceux qui ont compris. On les remarque à leur manière de marcher, de porter la tête, d'entrer dans un lieu public, d'adresser la

parole à un paysan sur le chemin. Ceux-là *savent* que la Bretagne est leur chose et que nous serons les vainqueurs de la lutte. Ils ne se soucient ni de circonlocutions, ni de compromis. Ils n'ont plus besoin ni de discuter, ni de démontrer : ils vont leur chemin sagement et d'un pas vif. La victoire est là tout près, ils la sentent comme de bons chiens de chasse, et leurs mains sont prêtes à l'empoigner. Ils sont gais, parce qu'ils sont sûrs de la fin. La Bretagne gagnera et la France est foutue, irrémédiablement foutue, ils le savent. Une énorme force les possède et les emporte, et emporte les autres avec eux. An 1937 : *le Breton conquérant a pris possession de la Bretagne.*

Il y a encore des nains qui n'ont rien vu de tout cela et qui continueront à murmurer que « ça ne va pas ». Laissons les dire ; il faut de tout pour faire un monde et une nation.

STUR.

LUG

A c'halloudus !
Diwaller pep tra veo.
Mesaer ar stered.
Kadour meur.
Ra vezi meulet, a Lug !
Tad madelezus hor gouenn.

E kreiz an arvar edomp,
e-pad hor beaj spouronnus,
p'ac'h eus lakaet warnomp
da zaouarn lintrus
evit hon hencha en noz teñval.
Hag er beure boull lugernus
ec'h eus diskouezet d'imp
an inizi glaz,
ar c'hoummoul o sevel azioc'h d'ezo
eur gurunenn aour.

*
**

War guzat ez ae an heol.
N'oamp aet c'hoaz
m'en em sile e vannou diweza er sal vras
war ar c'hoadadur prenn-dero,
war an hanafiou dileuniet.
Gweñvi a rae an diviz ;
er gompezenn e save ar moged gwenn
diouz an tiez-soul.

Diwez eun devez hinon e oa
eus ar vuhez heson a gimiademp diouti.

Para a rae al loar-gann ;
en hentou doun, a-hed ar c'hleuziou e kerzemp,
dindan he skeudenn groumm, he skeudenn c'hlan.
Tremen a raemp dre geradennoù moredet,
kousket enno an dud dirat ha dihuñvre,
lorc'h ennomp dre m'o diwallem
gant hon armou.

Setu ni degouezet gant ar roc'h digenvez.
Arzao a vo emañ.
Kreñvoc'h e lamm ar gwad en hor gwazied ;
leun a nerz emañ pep tra ;
an hevelep nerz a zo bet er c'halonou taer
o deus kresket hor gouenn
a deu betek ennomp hizio.

*
**

Petra ' rez te, e korn an oaled,
gant prenestrou serret ha stalafiou prennet,
o selaou reuzeudik ouz kammedou pounner
a laka an hent da dregerni ?

Petra ' rez, pa emañ an avel
o redek war ar grec'hienn,
war ar reier kalet,
war ar geot lufus ha druz, pleget ganti,
pa bar an heol, pa stourm pep tra ?

Deus ganimp da c'hoarzin, da youc'hai, da skei.
Hir e vo an hent, kaer e vo ar c'hrogad,
war ar roudou m'o deus kantreet warno
hon hendadou.

A zouar koz, a ouenn, a zo bet entanet ouzoc'h
hor c'halonou chalus,
roet hoc'h eus d'imp pep tra.
Kemend-all e fell d'imp adrei d'oc'h.

Desket hoc'h eus d'imp penaes
e tie eur gwir Vrezon beva,
beva evit mervel,
mervel evit beva.

**

Ha soñj hoc'h eus, mabinog,
en nozvez-mañ ma oamp aet d'ober ged,
pa save Gwerelaouen war-du ar Reter,
pa selaouemp ouz kanenn didrouz ar stered
en noz garo.

Petra o deus kanet d'it ar stered ?
Kan kriz ha didruéz ar c'hlod eo.
Bremañ e vo goulou-deiz ;
diougan arne a zo gant an oabl ru.
Sell ouziñ 'ta, diskouez d'it da zaoulagad.
Seder int. Da nerz a vo va nerz.
Deomp a gevret
d'an argad benniget.

Aotrou ar sklêrijenn !
Digor eo da Ved evidomp
da vibien doujus.
Kinnig a rez d'imp e vadou '
Broiou da aloubi,
hentou da ergerzout,
goulou-deiz d'az saludi
serr-noz d'az azeuli ;
klezeier da lufra,
enebourien da laza,
avel da lonka,
mezegien da eva
gant ar re wella
ez Kwenva.

KADWALLON
Gwengolo 1937.

ETUDES HISTORIQUES

OSWALD SPENGLER

Il y a aujourd'hui plus d'un an, mourait à Munich l'un des hommes qui ont le plus fait, dans la crise profonde de la défaite allemande, pour maintenir intact le moral du pays et rendre possible un redressement : celui que nous voyons se développer sous nos yeux. Cet homme est en outre un cerveau de premier ordre, un de ces savants gigantesques, — comme il en apparaît quelques-uns au cours de l'histoire de l'Europe, depuis Roger Bacon jusqu'à Vinci, Descartes, Newton... — sorte de Titan spirituel, sur les découvertes duquel repose, *avouée ou non*, presque toute l'orientation de la pensée contemporaine.

Ce philosophe — puisque les travaux historiques d'Oswald SPENGLER sont en quelque sorte « enveloppés » dans une philosophie — a été cependant assez peu remarqué en France, dans la période qui a suivi immédiatement la dernière guerre (1). En Allemagne, son *Déclin de l'Occident* (*Untergang des Abendlandes*) a connu un succès sans précédent pour un ouvrage aussi sévère, puisqu'il dépasse aujourd'hui le 16^e mille — succès d'ac-

(1) Exceptons l'excellent ouvrage d'ANDRE FAUCONNET, *Un philosophe allemand contemporain : Oswald Spengler, le prophète du « déclin de l'Occident »*, Paris, Alcan, 1925, 15 fr. Il analyse clairement la première série des écrits du philosophe, et est fort apprécié jusqu'en Allemagne.

tualité, mais également succès de profondeur. Le livre venait « à son heure », au moment où la défaite semblait contredire les aspirations de la grande majorité des Allemands et les livrer au désespoir ; il leur *démontrait*, par l'alliance d'une immense érudition et d'une pensée rigoureuse, l'inanité de la philosophie du progrès généralement admise et les voies qu'ils devaient adopter désormais, s'ils voulaient se relever. Aujourd'hui, les idées de Spengler ont disparu au second plan, dépassées qu'elles sont par la poussée plus apparente des sentiments de race, des mystiques de l'ordre, voire même de la pure apologie de la force. Elles n'en subsistent pas moins dans le domaine intellectuel — face à l'expansion véritablement angoissant du raisonnement matérialiste dans la masse des peuples blancs — comme l'expression profonde et authentique de tous les jeunes mouvements révolutionnaires, de ceux qui ne veulent pas subir la « mécanisation » envahissante, et qui ne la subiront pas.

Il serait temps qu'en Bretagne, cet ensemble de découvertes de l'ordre psychologique soit pris à sa juste valeur, que l'âme celtique soit mise désormais, et maintenue irrémédiablement, en face d'un système qui lui est si intimement apparenté, et qui, convenablement appliqué, peut faire jaillir son renouveau.

Oswald Spengler est né en 1880, dans la petite ville de Blankenburg-en-Harz. De confession luthérienne, comme un grand nombre de ces compatriotes, il fit des études littéraires et scientifiques très complètes aux grandes Universités de Halle, Munich, Berlin, et il fut reçu docteur en philosophie en 1904 avec une thèse sur l'ancien penseur grec Héraclite d'Ephèse.

Il nous raconte lui-même, dans l'Introduction de son grand ouvrage (parag. XVI), comment il fut amené dans les années qui précèdent la guerre de 1914, à concevoir toute l'étendue de son système de l'histoire (2) :

Les approches d'un grand conflit européen ne lui ont pas échappé, cette marche fatale des événements l'inquiète : « ...En 1911, étudiant certains événements politiques du « temps présent, et les conséquences qu'on en pouvait « tirer pour l'avenir, je m'étais proposé de rassembler « quelques éléments tirés d'un horizon plus large. »

(2) Voir pages 89-95 du tome I de l'édition française.

En historien, il tente de comprendre sans parti-pris, de s'expliquer les tendances actuelles à l'aide de son expérience des faits anciens : « ...Au cours de ce travail, d'abord « restreint, la conviction s'était faite en moi que, pour com- « prendre réellement notre époque, il fallait une docu- « mentation beaucoup plus vaste... Je vis clairement qu'un « problème politique ne pouvait pas se comprendre par « la politique même et que des éléments essentiels, qui y « jouent un rôle très profond, ne se manifestent souvent « d'une manière concrète que dans le domaine de l'art, « souvent même uniquement dans la forme des idées... « Ainsi, le thème primitif prit des proportions considé- « rables. »

L'histoire de l'Europe lui apparaît dès lors sous un jour tout nouveau : « ...Je compris qu'un fragment d'histoire ne « pouvait être réellement éclairci avant que le mystère « de l'histoire universelle en général ne fût lui-même tiré « au clair... ; ...Je vis le présent (la guerre mondiale im- « minente) sous un jour tout différent. Ce n'était plus une « figure exceptionnelle, qui n'a lieu qu'une fois..., mais le « type d'un tournant de l'histoire qui avait depuis des « siècles sa place prédéterminée. »

Un système s'est fait en son esprit, qui ne lui laisse plus de doutes sur la marche générale de l'histoire — et point seulement celle de notre civilisation européenne : « ...Plus de doute... : l'identité d'abord bizarre, puis « évidente, entre la perspective de la peinture à l'huile, « l'imprimerie, le système de crédit, les armes à feu, la « musique contrepointique et, d'autre part, la statue nue, « la polis, la monnaie grecque d'argent, en tant qu'expres- « sions diverses d'un seul et même principe psychique. » Chaque civilisation suit un cours qui lui est propre, avec une rigueur entière et véritablement impressionnante.

Du même coup, il a saisi le sens profond de l'inquiétude de l'homme moderne et il en ressent comme une assurance, délivré qu'il est de ses manifestations multiples et contradictoires : « ...Une foule de questions et de réponses « très passionnées, paraissant aujourd'hui dans des mil- « liers de livres et de brochures, mais éparpillées, isolées, « ne dépassant pas l'horizon d'une spécialité, et qui par « conséquent enthousiasment, oppressent, embrouillent, « mais sans libérer, marquent cette grande crise... Citons « la décadence de l'art, le doute croissant sur la valeur

« de la science ; les problèmes ardués de la victoire
« de la ville mondiale sur la campagne : dénatalité, exode
« rural, rang social du prolétariat en fluctuation ; la crise
« du matérialisme, du socialisme, du parlementarisme,
« l'attitude de l'individu envers l'Etat ; le problème de
« la propriété et celui du mariage, qui en dépend ; ...Cha-
« cun y avait deviné quelque chose, personne n'a prouvé,
« de son point de vue étroit, la solution unique générale
« qui planait dans l'air depuis Nietzsche... »

« ...La solution se présenta nettement à mes yeux, en
« traits gigantesques, avec une entière nécessité intérieure,
« reposant sur un principe unique qui restait à trouver,
« qui m'avait hanté et passionné depuis ma jeunesse et qui
« m'affligeait parce que j'en sentais l'existence sans pou-
« voir l'embrasser. C'est ainsi que naquit, d'une occasion
« quelque peu fortuite, ce livre... Le thème restreint est
« donc une analyse du déclin de la culture européenne
« d'Occident, répandue aujourd'hui sur toute la surface
« du globe. »

Tout l'essentiel de la théorie spenglérienne de l'histoire est exposé en trois tableaux synoptiques, au début du premier tome de son « Déclin de l'Occident » (3) : On y suit une comparaison systématique du développement, sur 1000 années environ, des deux civilisations gréco-romaine (Antiquité) et européenne (Occident), du triple point de vue de la pensée abstraite, de l'art et des formes du gouvernement. Il en ressort la notion de l'âge des civilisations : une phase de jeunesse, notre Gothique (Moyen Age), à laquelle succède la maturité, notre Baroque (Epoque Moderne), puis la vieillesse au milieu de laquelle nous vivons (Epoque Contemporaine). C'est la même succession des formes doriennes, puis ioniennes, puis « romaines » dans le monde méditerranéen depuis les temps homériques jusqu'à l'avènement d'Auguste ? Des parallèles avec ce que nous savons des philosophies hindoues, de l'art égyptien ou des révolutions de l'ancienne Chine confirment cette impression du « cyclisme » de l'histoire humaine.

Le corps même de l'ouvrage n'est qu'une longue et savante justification de ce qui vient d'être avancé : justifi-

(3) Traduction française par M. TAZEROUT : *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Paris, Nouvelle revue française, Bibliothèque des idées, 1931-1933, 2 tomes en 5 volumes, 250 fr.

cation *métaphysique*, en un premier tome, de divers problèmes logiques soulevés par un pareil système; en particulier celui de la continuité de la notion de Nombre à travers les diverses civilisations; d'autre part, la définition de l'idée historique du Destin face à la Causalité scientifique.. Un second tome renferme la justification *érudite* de plusieurs des assertions historiques du système: en particulier, l'existence d'une civilisation « arabe » durant le premier millénaire de notre Ere qui est en effet l'époque de floraison des grandes religions universelles de souche « sémitique » (christianisme, manichéisme, islam, judaïsme talmudique) (4). Spengler ne distingue pas moins de huit grandes civilisations qui se sont succédées en divers points du globe jusqu'à nos jours: civilisations égyptienne, mésopotamienne, chinoise, hindoue, gréco-romaine, orientale-arabe, mexicaine et occidentale-européenne, celle que nous vivons encore. Il tend à réserver le nom de « culture » à la période première de ces civilisations, pleine encore de sève et d'invention, pour laisser plus spécialement le nom de « civilisation » à leur phase de dissolution, quand disparaît, dans l'impuissance, tout ce que des ancêtres vigoureux ont créé.

Il ne convient pas de surestimer l'originalité du système : pareil sentiment du cycle, de la fatalité, se retrouve à travers toute la spéculation germanique voire même européenne, depuis la foi calviniste en la Prédestination jusqu'au moyen nietzschien du « retour éternel ». Et l'ancienne littérature des Celtes d'Irlande n'est-elle pas l'expression la plus absolue de ce sens du destin, héroïquement accepté ? C'est Spengler lui-même qui nous avertit de ce qu'il doit à Nietzsche dont il a seulement, dit-il, « changé les échappées en aperçus ». De façon plus générale, cette pensée d'historien se rattache à tout le mouvement de spéculation sur le temps, sur la durée, aux diverses « philosophies de la vie » fort en honneur depuis le début du siècle et dont H. Bergson serait en France le plus illustre représentant (« *L'Evolution créatrice* »). W. Dilthey, en Allemagne, s'était engagé dans des voies similaires dès 1883, par sa curieuse « Introduction aux sciences morales ». Nombreux ont été les historiens, les ethnologues allemands

(4) Tome I : *Forme et réalité*, 665 pages. Tome II : *Perspectives de l'histoire universelle*, 771 pages.

qui, dans le même temps, se sont efforcés de rechercher les lois de l'histoire universelle d'accord avec les résultats les plus poussés des sciences d'érudition : notons le grand explorateur africain Leo Frobenius, auteur d'un ouvrage fort remarqué (5). A Spengler était réservé, semble-t-il, de les trouver et de les exprimer, pour la première fois, avec une netteté irréfutable (6).

Là, réside la nouveauté absolue de l'œuvre, comme sa valeur immense dans le domaine de la pensée non moins que de la pratique. Avant lui bien des penseurs, depuis Montesquieu, Herder... jusqu'à Hegel et Auguste Comte plus près de nous, s'étaient bien hasardés à esquisser une « philosophie de l'histoire », très littéraire encore. Karl Marx s'était approché le plus près d'une rigueur scientifique, dans son « Capital », lorsqu'il avait bâti toute une interprétation de l'histoire moderne sur la loi du « matérialisme historique ». Hegel, il y a un siècle aujourd'hui, avait, d'autre part, parfaitement défini en logique les conditions et les limites de toute interprétation de l'Histoire. De là au système d'idées absolument clos et, de plus, parfaitement concret, tangible, expérimentable, que forme l'intuition spengliérienne, il y a un monde ! C'est une forme nouvelle de pensée, un instrument nouveau que Spengler met entre les mains des peuples blancs, une exploration dans le domaine du temps : non pas une quelconque magie, il s'agit de possibilités psychologiques nouvelles que dégage aussitôt en nous la conscience de la fin pressante de la civilisation que nous subissons, en particulier celle d'envisager de sang-froid les rapports des diverses nations et races de la planète... la possession de l'histoire entière est mise au service de notre avenir. Il ne faut voir là rien d'autre que la réplique, à trois siècles de distance, à l'exploration tentée dans les espaces sidéraux par les premiers astronomes munis d'instruments à longue portée. « Une découverte copernicienne sur le terrain de l'Histoire », a-t-on pu dire (voir le § VI de l'Introduction). Spengler

(5) *Paideuma* (1921). C'est une démonstration savante de la réalité de l'« âme collective » des civilisations, même actuelles.

(6) On trouvera une critique de la théorie spengliérienne du cycle — critique qui ne dépasse pas des objections très superficielles : du point de vue rationaliste par H. SEE, *Science et philosophie de l'histoire*, Paris, Alcan, 1928, p. 172 ; du point de vue catholique par CH. DAWSON, *Progrès et religion*, Paris, Plon, 1935, p. 29 et suivantes.

doit ce sens aigu de la relativité des événements à l'intérêt qu'il porte aux civilisations exotiques, non-classiques, si souvent négligées par les historiens. Pour lui, une création en vaut une autre : l'architecture de l'ancienne Egypte n'est pas inférieure à notre calcul infinitésimal, la vieille morale de Confucius pas moins positive que toute la sophistique rationnelle des socratiques,... il ne craint pas de mettre en parallèle pour leur rôle moral le bouddhisme primitif, le stoïcisme antique, et notre socialisme contemporain ! Le coup d'œil est devenu sans parti-pris, mais combien plus pénétrant !

Ce n'est pas aujourd'hui encore que sera saisie dans son ampleur la répercussion révolutionnaire de pareilles nouveautés dans le monde des idées, ou — pour parler métaphysique — la possibilité d'ériger désormais en un système viable le monde intuitif des poètes, « l'univers-histoire », en face de « l'univers-nature », du règne de la science, si exclusivement tyrannique encore à l'heure actuelle (l'opposition est esquissée au chapitre 2 du tome I) ! Mais, au simple contact de ces doctrines, des sentiments confus se réveillent en nous, un monde mystique tend à reparaitre, qui dut exister dans la foi du moyen-âge et que l'éducation classique de la Renaissance avait peu à peu enfoui. Car enfin, est-ce bien le livre qui a bouleversé le monde d'après-guerre ? ou n'est-il pas seulement le premier éclat, la première et insolite traduction littéraire de cette résurrection de l'âme du Nord, qui tend à se faire jour avec la violence d'un élément ? (7)

Le tome I du « Déclin de l'Occident » parut en 1918 et Spengler en dédiait alors la préface aux armées allemandes, espérant que le livre ne serait pas « tout à fait indigne des sacrifices militaires... » Après l'écroulement, parmi « la misère et le dégoût de ce temps », l'édition de l'ouvrage tout entier (1922) apparut d'abord comme un *instrument de combat*.

(7) Spengler avoue lui-même le caractère profondément nécessaire de sa doctrine, et de son livre : « ...Car il ne s'agit pas... d'une philosophie possible à côté d'autres..., mais de la philosophie, en quelque sorte naturelle, obscurément pressentie par tous. Cela soit dit sans vantardise. Une pensée d'une nécessité historique..., par conséquent qui ne tombe pas dans une époque, mais qui fait époque, n'est que dans une mesure restreinte la propriété de celui à qui échoit son droit d'auteur. Elle appartient au temps tout entier... » (Préface de la 1^{re} édition).

Et une comparaison s'impose ici avec 1806 : comme à cette époque de l'histoire allemande, au milieu de la débâcle et du désarroi des autorités, les intellectuels et les professeurs d'Université restèrent seuls à leur poste de combat, hormis la Reichswehr, dont l'action secrète de redressement s'apparente de près d'ailleurs à l'œuvre de Scharnhorst ! Coup sur coup, de 1919 à 1926, développant dans un esprit pratique et immédiat ses perspectives historiques, Spengler donnait une série de brochures d'actualité, réunies par la suite dans le volume de ses **Ecrits politiques** (8). Il y a là, en moins romantique et avec l'assurance d'une expérience mûrie, comme un nouveau « Discours à la nation allemande » (9). L'époque est dure, les causes du déclin analysées précédemment commencent à produire des effets alarmants, et non seulement en Allemagne : exemple, la révolution bolchevique. Il est temps que les générations nouvelles soient élevées en rapport avec les vues nouvelles sur le destin de leur nation, c'est-à-dire en soldats, comme furent élevés les Romains en face des Grecs devenus jouisseurs et lettrés. « Je ne suis pas de cet avis... ; nous avons à compter avec les faits durs et sévères d'une vie tardive, qui n'a pas son pendant dans Athènes de Périclès, mais dans Rome des Césars. Pour l'Européen occidental, il ne sera plus question d'une grande peinture ou d'une grande musique. Ses possibilités architectoniques sont épuisées depuis cent ans. Il ne lui reste plus que des possibilités extensives. Mais alors, je ne vois pas quel inconvénient il y aurait à informer à temps une génération, active et gonflée d'espérances sans borne, qu'une partie de ses espérances la mènerait à un échec certain. Quand bien même ses espérances lui seraient très chères, celui qui est digne de quelque chose finira par triompher... Je ne considère donc ma doctrine comme une grâce pour les générations futures, car elle leur montre ce qui est possible, et donc nécessaire, et ce qui n'appartient pas aux possibilités du temps. Jusqu'ici, l'on a gaspillé sur de fausses voies une somme inouïe d'esprit et de force... Si, sous l'impression de ce livre, les hommes de la généra-

(8) En allemand « Politische Schriften » ; publié à Munich, chez C. H. Beck, 1933, 3,60 Mks.

(9) Le manifeste lancé en 1810 par le philosophe FICHTE, alors professeur à l'Université de Berlin, a grandement contribué à soulever les esprits contre la domination napoléonienne.

tion nouvelle se tournent vers la technique au lieu de la poésie lyrique, vers la marine au lieu de la peinture, vers la politique au lieu de la philosophie, ils auront accompli mon désir... » (10).

Ces pages nous mettent dans l'orientation essentielle de la politique spengliérienne, telle qu'on la trouve développée dans ses essais **Prussianisme et Socialisme** (*Preussentum und Sozialismus*) (1919), **Devoirs politiques de la jeunesse allemande** (*Politische Pflichten der Deutschen Jugend*) (1924), **Reconstruction de l'Empire allemand** (*Neubau der Deutschen Reiches*) (1924) : premièrement, faire des hommes, former des caractères trempés qui soient capables d'envisager et de surmonter les difficultés inouïes que l'Histoire annonce ! Comme la République, un jour, n'eut plus besoin de savants, l'Allemagne n'a plus besoin de ses poètes, qui pourtant firent son charme et sa célébrité. Car devant le danger de décomposition qui la menace, et avec elle tous les peuples blancs, l'Allemagne doit montrer l'exemple, serrer les rangs et se raidir dans une attitude militaire, sa seule sauvegarde ! Voilà une brève analyse de conseils beaucoup plus nuancés non moins que solidement établis, et qui vont jusqu'à envisager d'utiliser la solidarité ouvrière, le « socialisme », pour renforcer la discipline prussienne défaillante ! Ne trouve-t-on pas dans ces écrits, quinze ans à l'avance, comme une prévision de l'œuvre entière d'éducation à laquelle s'adonne aujourd'hui le Troisième Reich et qui commença d'être appliquée dès avant, dans l'armée, dans l'industrie ? On ne peut dire qu'elle soit issue entière du cerveau de Spengler : d'autres penseurs, d'autres réformateurs ont travaillé dans le silence à forger la masse idéologique de la nouvelle Allemagne, un Moeller van den Bruck, par exemple, dont le livre *Le III^e Reich*, a donné sa formule au N. S. D. A. P... sans omettre les « racistes », dont Spengler n'était pas (11). Mais il est certain que durant cette période de la République de Weimar, notre philosophe, désormais célèbre, se dépensa en

(10) Conseil s'appliquant à l'Allemagne ; il serait moins juste à propos de la Bretagne, qui n'a pas encore donné sa grande floraison, qu'elle soit littéraire artistique, voire mystique-religieuse ?

(11) Sur le mouvement intellectuel qui a soutenu le Troisième Reich, se reporter à l'ouvrage de A. DECLEENE, *Le règne de la race*, Editions Fernand Sorlot, Paris, 1936, et au compte-rendu qui en est donné dans STUR, n^o 7-8, page 108.

conférences, eut des contacts avec de nombreuses personnalités dirigeantes et s'il n'adhéra jamais à aucun des partis nationalistes, il mit toute son autorité au service de leurs idées.

On retrouvera sa pensée politique, plus nette encore, sinon plus durement exprimée, dans un dernier ouvrage, paru en juillet 1933, les « **Années décisives** » (*Jahre der Entscheidung*). Nouveau livre « occasionnel », nouveau succès de librairie, qui dépasse aujourd'hui le 170^e mille. Pour Spengler, l'Allemagne est « en danger » (in Gefahr), elle n'a pas cessé de l'être, même après l'avènement du gouvernement national-socialiste, cependant désiré par lui de toutes ses forces. Et tout le livre — qui attend un deuxième tome — est bâti en forme de conseils d'un « Ancien » à ses jeunes héritiers, de l'inexpérience desquels il se méfie. Spengler craint de n'avoir pas été compris dans le fond de sa pensée d'historien, de ne l'avoir été que superficiellement, et il le dit à plusieurs reprises : « Voilà ce que j'ai dit et ce que j'ai écrit, non pour l'instant présent, mais pour l'avenir. Je vois plus nettement que d'autres, parce que je pense de façon indépendante, libre des partis, des tendances et des intérêts... » (Préface des Ecrits politiques.) Toute la préface de l'édition française sera à lire, pour bien comprendre la rigueur de son sens politique, nourri des enseignements des anciennes classes dirigeantes (12). Livre passionnant, non moins par la violence calculée de la forme que par la vue pénétrante, prophétique, et « sans rémission » de l'évolution des vingt ou cinquante années à venir (13). On ne peut songer dans cet article à donner même un aperçu de l'ouvrage. Les jugements émis sur la France sont particulièrement impitoyables et caricaturaux, sur les hommes politiques allemands aussi. Qu'il nous soit permis de noter ici que Spengler se fonde sur les postu-

12) Traduction française par R. HADEKEL : *Années décisives. L'Allemagne et le développement historique du monde*, Paris, au Mercure de France, 1934, 15 fr.

(13) Voir p. 39, le parag. *Grandeur de l'époque* : « ...Car nous vivons dans une grandiose époque. Toute la civilisation de l'Occident n'en a jamais connue, ni n'en connaîtra de pareille ; c'est celle que le monde antique a connue dans l'intervalle entre Cannes et Actium, ...La forme du monde sera de nouveau bouleversée de fond en comble, comme jadis au début de l'Empire romain, ...L'époque est immense, mais les hommes n'en sont que plus petits... »

lats dégagés au cours de ses précédents essais : distinction de deux types psychologiques de l'homme du Nord, l'un tourné vers le commerce, de sens pratique, d'esprit démocrate, « anglais » de préférence et qui a dominé jusqu'ici, l'autre que l'on peut appeler « continental », « prussien », qui est plus rustique, d'âme essentiellement militaire, exprimant un idéal politique plus noble et plus héroïque. Autre postulat : la Russie ne doit pas être considérée comme faisant partie de l'Europe, elle est même probablement l'amorce d'une nouvelle grande civilisation à venir, non européenne celle-ci, qui s'étendra sur les plaines du nord de l'Eurasie ; malgré les apparences ultra-modernes, rien de ce qui s'y élabore ne doit être jugé avec nos habitudes d'esprit occidental ; songez plutôt à Dostoïevsky (14). La Crise économique enfin : l'étude des causes de la catastrophe de l'économie libérale comme aussi de la révolution prolétarienne, forme le corps principal de l'ouvrage et elle est menée sans le désir de plaire spécialement aux idées reçues sur « le rôle de l'ouvrier dans la société moderne ! »

Nous retiendrons pour nous les conclusions. « L'Allemagne est le foyer du monde, non seulement à cause de sa situation géographique..., mais encore parce que les Allemands sont assez jeunes pour se sentir profondément touchés par les problèmes du devenir mondial, pour les formuler et les trancher ; tandis que les autres peuples sont devenus trop vieux et trop raides pour leur opposer autre chose qu'une vague résistance... » Mais comment cette nation, en perpétuel chaos, sera-t-elle à même de « devenir l'éducatrice du monde blanc » ? Sans doute une réaction s'est-elle dessinée déjà pour surmonter la révolution grandissante, elle a nom le fascisme.

Mais il faut voir plus au fond et plus loin. Les faits de l'histoire marchent vite. Et il ne faut point se laisser prendre aux apparences, aux mœurs et habitudes démocratiques qui survivent, même à l'intérieur du fascisme. « Voilà pourquoi ce seront les armées et non les partis qui constitueront la forme du pouvoir à l'avenir, armées d'un dévouement sans bornes, telles que Napoléon n'en avait plus depuis Wagram... » Seul compte, en définitive, et comptera de plus en plus l'esprit guerrier, le dévouement inébranlable à un chef reconnu et suivi. Suit une définition reprise

(14) Sur le monde russe, voir p. 95-98.

et plutôt heurtée de l'« esprit prussien », considéré comme « abnégation par décision libre, c'est la soumission d'un Moi fort à un grand devoir ou à une grande mission ; c'est un acte de la maîtrise de soi... » « L'esprit prussien est un esprit très aristocratique, dirigé contre toute sorte de majorité et contre le règne de la plèbe, et surtout contre les qualités grégaires... : parler peu, travailler beaucoup, être plus que paraître. » Il faut aux peuples blancs « une éducation que j'appelle *prussienne*..., une éducation qui réveille la force endormie par un exemple vivant, non pas une école, ni le savoir, ni l'instruction, mais une discipline morale qui fasse remonter à la surface ce qui existe encore, qui le fortifie et le mène à un épanouissement nouveau. Nous ne pouvons nous permettre d'être fatigués... » Et quoi donc fait en définitive le fond de cet esprit prussien, en lequel Spengler ne voit d'ailleurs pas le privilège exclusif du peuple allemand ? Ce fond c'est l'individualisme, la solitude grandiose des âmes fortes devant le monde. « Il existe un sentiment nordique du monde, plein de joie justement à propos de l'amertume de la destinée humaine. » « La race celto-germanique est la race la plus volontaire que le monde ait jamais connue. Mais ce « Je veux » — Je veux — qui remplit l'âme faustienne jusqu'aux bords, a éveillé la conscience de la solitude complète du Moi dans l'espace infini. La volonté et la solitude sont au fond une seule et même chose... » L'âme des grands féodaux de jadis n'est pas morte, et elle peut être ranimée. « L'homme politique du Nord en a conçu un immense *dépit envers la réalité*. » « Tu as confiance en ton épée plus qu'en Thor », lit-on dans une saga islandaise. Si quelque chose dans le monde peut s'appeler individualisme, c'est bien ce *dépit* d'un seul contre le monde entier, cette conscience de sa propre volonté inflexible, la joie des décisions ultimes et l'amour du destin, même à l'instant où l'on est brisé par lui. Et prussienne est la soumission par volonté libre... » Pour terminer, l'appel classique de l'Allemagne à la victoire militaire : « Le césarisme de l'avenir ne persuadera point, il vaincra par les armes... »

On saisit toute la différence entre cette âme froissée mais restée conquérante, et notre barbarie proprement celtique. D'ailleurs, le rôle latent des populations de race celtique à travers l'Europe est laissé dans l'ombre, la possibilité du réveil d'un sentiment religieux propre aux peu-

ples du Nord est volontairement négligé si ce n'est quelques allusions voilées au christianisme, au renoncement à l'idéal batailleur ? (15).

Ne nous bornons point là. Laissant les écrits politiques de Spengler, il nous faut reprendre l'élaboration de son travail philosophique à partir de l'ouvrage initial. Les critiques n'avaient pas manqué, d'ailleurs, surtout de la part des historiens, et ce n'est pas dans l'unanimité que fut reçue l'hypothèse du « déclin de l'Occident » faute surtout d'avoir été exactement saisie, voire surtout *ressentie* par des hommes d'une formation purement académique. D'autre part Spengler, développant sa découverte, fut amené à concevoir le plan d'une grande « Histoire de l'Homme depuis ses origines », qui fut en réalité une gigantesque *histoire de l'âme* humaine, du développement psychologique à partir de l'animalité, en même temps qu'une réplique aux vues plus ou moins matérialistes de ses détracteurs. C'est de cette œuvre en chantier que plusieurs fragments ont été détachés par l'auteur, dans la fièvre d'événements de ces dernières années.

D'abord, un opuscule intitulé : **L'Homme et la technique, contribution à une philosophie de la vie**, et paru en 1931 (16). C'est le plan même de l'ouvrage ; l'histoire de l'espèce n'y est plus considérée des hauteurs un peu dédaigneuses de l'éducation humaniste comme histoire du développement intellectuel et moral..., elle serait plutôt *dégagée* à même les processus inférieurs de la vie, plante, animal... : quelle est la signification profonde de la technique — outil primitif aussi bien que machine moderne — entre les mains de l'espèce Homme ? Question jamais envisagée sous cet angle ni surtout dans ses conséquences dernières, quoique la philosophie bergsonnienne l'ait déjà soulevée et traitée en plusieurs de ses aspects, par exemple le problème de l'outil (17). L'ensemble du livre est bâti sur ce thème. La qualité du style, la précision des formules y rachètent ce qu'il y a d'excessivement bref dans l'exposé. Pour résumer, — et quelque peu simplifier — disons

(15) Voir surtout p. 41-42.

(16) En allemand ; publié à Munich, chez C. H. Beck, 1931, 2 Mk.

(17) Cf. *Evolution créatrice* (1908)..., opposition de *Homo Faber* et de *Homo Sapiens*.

que l'ensemble de l'histoire humaine, surtout de l'homme civilisé, forme un *grand cycle* : sur un fond de primates encore carnassiers, les premiers chasseurs du Néanderthal, l'homme apparaît brusquement au Néolithique, capable d'entreprises et de constructions, et ceci par le fait d'une véritable découverte. C'est l'invention du langage, cette liaison auditive dont la nature n'a jamais été élucidée puisqu'elle est inséparable du fait de la vie en société... de là le sens religieux qui reste lié à son acquisition, à sa diffusion, le problème de ses origines... C'est le temps des débuts de la monarchie thinite (Égypte) et de Sumer (Chaldée), vers 4.000 avant Jésus-Christ. Depuis, le rythme de la grande histoire se précipite : après une sorte de culmen, période harmonieuse de la civilisation « raisonnable » (Antiquité gréco-romaine) et des grandes religions « spiritualistes » (bouddhisme, christianisme), voici surgir une nouvelle culture, combien plus gigantesque mais fragile également ! Dépassant la sagesse des rationalistes, c'est une nouvelle espèce d'hommes que l'on voit, dès les cloîtres du Haut Moyen-Age, s'attaquer à l'exploration du monde de la nature dans le but dernier de se l'assujettir... ces hommes peuvent être dits des « pirates de l'esprit » (*Wikingers des Geistes*) ! « Penser non pas dans l'intention d'obtenir une simple théorie, une image de ce que l'on ne connaît pas... mais rendre les secrets du monde extérieur soumis à des buts définis... » Non plus le simple pillage de la matière anorganique, mais son jugement intime, dans ses forces, afin de s'en servir. Comme critérium unique : *l'expérience*. « Déjà, Roger Bacon et Albert le Grand ont médité sur les machines à vapeur et les aéronefs. Et beaucoup s'ingéniaient dans leurs cellules de moines autour de l'idée du mouvement perpétuel... » (18).

Spengler affirme que nous vivons actuellement la fin de cette culture. Il aperçoit une série de faits alarmants, l'homme d'Occident est dépassé par son invention propre, la mécanique. Il ne la contrôle plus. Il y a des symptômes très nette d'une mécanisation excessive de l'existence en même temps qu'une fêlure fondamentale dans le gigantesque édifice de la civilisation industrielle. Même la lassitude est venue de la machine, chez ceux qui seraient, par con-

(18) Voir parag. XI, dans le chapitre : Essor et chute de la de la culture mécanique.

tre, supérieurement doués. L'espèce sera-t-elle assez puissante pour se créer, ailleurs, une autre forme de vie, une dernière culture ? *Stur* répond oui, Spengler n'ose en être sûr. De toute façon, nous, Occidentaux, devons vivre notre destin tel qu'il est — il est lâche de chercher à ne pas voir, et cela reste d'ailleurs entièrement sans effet — nous devons le vivre, *héroïquement*.

Et ce n'est point tout. Il n'y a pas lieu de rester sur ces visions d'Apocalypse. Nous sommes en 1934. Dans l'Allemagne, désormais redressée, le philosophe s'est remis à ses travaux historiques. Nous indiquerons ici un long article d'érudition intitulé « *Tartessos et Alaschia* », traitant de l'histoire du deuxième millénaire avant notre ère, principalement de la Crète de Minos (19). Il est l'aboutissement d'un essai projeté sur les « Pré-cultures », sur la phase d'origine des grandes civilisations... Comme Bretons, il nous intéresse particulièrement parce qu'il nous apprend des recherches de Spengler sur la préhistoire de l'Europe. Fidèle à sa méthode d'histoire psychologique, l'auteur esquisse deux attitudes de vie qu'il estime fondamentales chez les « Barbares hyperboréens » : d'une part, le sentiment qu'il appelle « occidental », qui est celui des constructeurs des Mégalithes et qui se caractérise par le *culte des morts*. Malgré leur âme pacifique, ces gens nous ont légué plusieurs inventions audacieuses, en particulier le navire de haute mer. D'un autre côté, le sentiment « nordique » ou « continental » : c'est celui des peuples nomades des grandes plaines eurasiatiques, monteurs de chars. C'est une morale de guerriers, qui ne connaissent que la mort brutale sur le champ de bataille. Par contre, ils ont développé l'*abstraction*, qui s'exprime déjà dans l'ornementation toute spirallique et géométrique de leur matériel. Ce fond psychologique est très ancien, bien antérieur à toutes les connaissances proprement historiques sur les Celtes et sur les Germains.

Spengler gardait en notes un essai de « Métaphysique ». Cependant, le sentiment de son éloignement d'avec les jeunes générations le minait, comme aussi la somme d'efforts

(19) Paru en allemand dans la revue : *Die Welt als Geschichte*, Stuttgart, chez Kohlhammer, tome I, 1935. Consulter pages 39-41, 53-54, 192-195...

dépensée depuis des années. Il est mort solitairement, méconnu par beaucoup, presque oublié par d'autres, à l'âge de cinquante-six ans... Fin attristante pour un homme de ce renom, mais très en rapport aussi avec la conduite d'une existence tout entière marquée d'un caractère tragique.

R. GLEMAREC.

Notes

BRETAGNE ET PRUSSE

L'article de notre collaborateur R. Glémarec constitue une remarquable introduction à l'étude d'Oswald Spengler, qui restera, malgré les parties de son œuvre vieilles ou contestées, un de ces phares d'intelligence qui éclairent et orientent une époque.

Il y a trop longtemps que nous nous sommes élevés contre l'idée française de l'homme en soi, de la vérité en soi, considérés comme des absolus, pour ne pas recevoir le RELATIVISME HISTORIQUE de Spengler comme une doctrine familière. Nous pouvons le reprendre pour notre compte et de notre point de vue, et en tirer des vues nouvelles du plus puissant intérêt.

Sa détermination de cycles historiques nous intéresse autant que ses propres compatriotes. Nous ne pouvons pas construire une Bretagne en dehors du temps où nous vivons. Il y a eu l'âge de pierre et l'âge de bronze pour nous comme pour les autres hommes. Nos pères ont fait des châteaux forts quand ceux des autres en faisaient et nous construisons aujourd'hui des bateaux à turbines comme tous nos contemporains.

Notre peuple a traversé le temps des cathédrales en obéissant à son style, comme il est entraîné actuellement dans le grand courant de la mécanisation et des réactions qu'elle suscite. Vers quel âge nouveau allons-nous ? LA REPONSE QUI SERA FAITE A CETTE QUESTION COMMANDERA

TOUTE L'ORIENTATION DE LA CULTURE BRETONNE et de la justesse de la réponse dépend le succès de l'effort que nous tenterons. Spengler nous aide à résoudre un problème capital : Que nous autorise l'époque qui s'ouvre ? Il nous apporte une méthode, celle de la critique créatrice, qui découvre et prolonge la logique de l'histoire. En faisant nôtre sa dialectique, nous pouvons dire, par exemple, que la Bretagne sera libre, non pas parce que nous sommes nationalistes bretons, mais que nous sommes nationalistes bretons parce que la Bretagne sera libre et que la libération de la Bretagne l'exige. Nous pouvons accomplir « le nécessaire ou rien ».

Nous devons à la fréquentation d'hommes comme lui d'avoir reconnu notre véritable nature intellectuelle. Nous ne nourrissons pas l'illusion que de l'analyse « impartiale » des documents peut surgir une conviction pour ainsi dire mécaniquement. Nous avons compris que nous ne pouvons rien connaître que de L'INTERIEUR. Nous avons encore plus que les Français le goût du fait authentique évoqué dans toute sa couleur par le document irréfutable, mais nous ne demandons pas à un sec esprit de synthèse ni à des raisonnements d'apparence logique de bâtir pour ainsi dire en marge de nous-mêmes une opinion. De l'érudition naît en nous un sentiment, parfois une illumination, dont il nous importe très peu de connaître le pourquoi ou le comment, mais qui nous met en possession d'une intelligence de l'histoire plus sûre que tout autre moyen de prise de possession par l'esprit. Comme Spengler, nous demanderons à une connaissance plus étendue des faits, recherchés dans la ligne d'un parti-pris conscient, non pas une révélation, mais un contrôle et une confirmation.

Il n'entre pas dans notre intention d'esquisser même une critique de l'œuvre monumentale qui s'étend devant nous. Nous voulons seulement, parce que nous croyons la chose nécessaire, dire sur quels points nous sommes d'accord avec lui et sur quels points nous ne le sommes pas. Sous bien des rapports, c'était un homme d'avant-guerre, et si sa pensée était NECESSAIRE quand il a écrit chacun de ses livres, rien ne dit qu'il n'est pas aussi nécessaire qu'un spenglérien BRETON pense différemment de lui EN 1937, sur ces mêmes points.

A l'époque où l'histoire a fait sienne la notion typiquement allemande de « l'Occident », le passé des peuples nordiques n'était pas encore bien mis en lumière et les Celtes, en particulier, étaient méconnus, comme facteur historique. Sachant ce que nous savons et ce que nous sommes, nous ne pouvons pas accepter sa vision d'une unité occi-

dentale, allant « de l'Elbe au Guadalquivir », façonnée par une culture évoluée et appelée à périr dans le chaos de la civilisation mécanisée. Sans nier l'existence des influences méditerranéennes dans l'évolution des peuples celto-germaniques et dans l'élaboration de nos personnalités historiques, nous ne considérons pas notre tradition comme un des pôles de l'entité Occident, mais comme une véritable culture sous-jacente, arrêtée dans son développement historique, qui, n'étant intervenue que faiblement dans l'élaboration de la civilisation actuelle, est destinée à être le point de départ d'une nouvelle phase de l'histoire. Le drame de demain entre les derniers Barbares et les « Civilisés » n'a pas sa frontière sur l'Elbe ou sur le Rhin, laissant les Celtes et les Francs dans le camp des Andalous et des Calabrais, en face des élus d'Hambourg et du Schleswig. Le drame existe à l'intérieur de ce soi-disant Occident depuis la conquête des Gaules, et il continue. L'effondrement de la civilisation issue de la culture méditerranéenne (et non pas occidentale), libérera les tendances du Nord-Occident, comprimées depuis toujours et surtout depuis la Renaissance. Il y a, en Occident, lutte séculaire entre deux cultures, et cela Spengler ne semble pas l'avoir apprécié.

Nous avons des raisons valables de ne pas partager son pessimisme, qui sort d'un nihilisme déjà illustre. Comment croire que « nos possibilités architectoniques sont épuisées depuis cent ans », quand depuis trente années, nous avons vu apparaître les corps et les formes splendides des paquebots, des autos, des avions ; quand la charpente en fer a donné la Tour Eiffel et les Sky-scrapers ; quand le béton armé a permis le Pont de Plougastel et les Hangars d'Orly ?

Ils ne nous paraît pas comme une insurmontable difficulté de dominer la Machine, depuis que nous voyons poindre des sociétés nouvelles où elle est mise au service des valeurs humaines. La désespérance que laisse percer Spengler dans ses recherches sur l'Homme et les Techniques n'est plus de notre temps, et nous montrerons un jour que d'autres que lui ont traité le sujet d'une manière qui nous satisfait davantage.

Il se défend d'avoir un système, mais sa foi est plus rigide et impérative qu'un système, et il convient de ne pas se laisser emprisonner par elle. Si nous le faisons, nous serions obligés de conclure avec lui que notre jeunesse doit avoir pour seul but de livrer un combat sans espoir contre la mort de « l'Occident » et, dans cette attente, qu'elle serait bien inspirée de préférer la technique à la poésie et la préparation militaire à la philoso-

phie ! Nous savons bien que non. Demain nous réserve de plus réconfortantes perspectives. Nous avons pour tâche, non pas de bien mourir, mais d'aider au retour triomphant de la Vie et de la Grandeur !

Les Prussiens, qui sont un produit politique, se laissent trop souvent obséder par des vues schématiques établies en fonction des systèmes et des éthiques, bien plus qu'en considération des hommes. A côté des systèmes, il y a les races dont l'histoire ne fait que commencer. Il y a eu la Rome des Césars et celle des Papes, le Paris des Capétiens et celui des Jacobins, Buckingham et la City, la Vienne des Empereurs, Potsdam de Frédéric et l'Escorial de Philippe II ; il y a Tokio et New-York. L'ère des systèmes dure encore, elle jette ses derniers éclats : la Rome de Mussolini, le Moscou de Staline ! Mais, depuis un siècle, les races ont commencé à parler ; le temps vient où elles vont donner naissance à des cultures nouvelles, aussi originales, aussi riches, aussi enracinées que l'ont été celles des Egyptiens, des Hellènes, des Florentins, des Néerlandais. Nous autres, petits peuples sensibles à la voix d'un sang qui charrie des siècles d'atavisme, n'attendons pas tout des systèmes et des codes.

Dans la passion de Spengler pour un état fort et omnipotent, il y a le génie de l'HEIMATLOSS, du colonial, habitué à mater l'indigène et à IMPOSER la loi ; tradition prussienne. Pour nous : forme inférieure de culture si elle doit être appliquée aux hommes DE LA RACE. Au sein d'une vieille tribu aryenne dont la tradition se déroule depuis les millénaires sans interruption, la race n'existe pas seulement chez les Junkers ; le plus humble paysan peut porter en lui toute sa noblesse et sa vocation en puissance, et pour cette raison, nous conservons notre prédilection à une notion de l'Etat plus respectueuse des diversités naturelles et traditionnelles.

Rien non plus d'aussi surprenant chez cet Allemand que son goût « latin » des classifications. Ramener tout le conflit France-Allemagne à celui de la notion d'Etat et de la tendance anarchiste, est aussi inadmissible que de vouloir, comme on le fait en France, regarder ce conflit comme celui de l'Arbitraire et de la Liberté. Le système allemand, qui n'est que le système prussien étendu progressivement aux Allemagnes, est d'essence une organisation implantée et un instrument de guerre, naturels chez un peuple de marches vivant en constante alerte. Il peut être emprunté à bon escient par tout peuple désirant se préparer à une expansion extérieure, mais il ne peut pas représenter une formule de vie normale dans une nation

faite du faisceau productif de vieilles libertés. Sans un peu de « l'anarchie » dénoncée par Spengler, aucune culture ne pourrait donner naissance à des formes de vie supérieures, qui ne s'accroissent ni des régimes de contraintes militaires, ni des rigueurs administratives.

Quand la pensée de Spengler s'envole pour embrasser tout l'univers dans des anticipations audacieuses, et qu'il semble à ce moment là qu'il cesse de voir les choses d'un point de vue national, il nous inquiète et nous choque à la fois, car il ne nous est pas possible à nous, qui avons nos pieds profondément ancrés dans un sol, à nous qui systématiquement ramenons toutes nos préoccupations, même les plus hautes, au problème étroit du salut de notre peuple, de suivre un tel maître dans une telle voie.

Cette tendance à s'évader du terrain de la patrie n'est pas nouvelle chez les penseurs allemands. Quand un Nietzsche ose prétendre qu'une race supérieure peut naître de l'union monstrueuse de l'Officier Prussien et de la Belle Juive, comme si la notion de peuple s'effaçait complètement dans sa conscience au profit de celle d'une aristocratie sans racines ethniques, nous rompons et devons rompre avec lui aussi nettement qu'avec n'importe quel niveleur d'aspiration cosmopolite.

L'exemple de ces hommes, parmi les plus grands, doit nous mettre en garde contre les dangers qui guettent les esprits audacieux qui, s'élevant trop au-dessus du niveau de leur peuple, perdent contact avec lui et cessent de penser pour lui. Ce n'est pas la première fois que nous constatons combien ces penseurs nationalistes allemands qu'on représente en France comme des chauvins fanatiques, sont facilement Européens et Universels !

Les réserves que nous faisons sont cependant peu de chose à côté des richesses que nous offre une immense œuvre. R. Glémarec a su les mettre en relief. Nous permettrait-il de revenir en particulier sur deux points du testament politique du grand historien dont nous pouvons tirer des enseignements directement applicables chez nous ?

C'est d'abord sa vue originale du socialisme, considéré non pas comme une passion destructrice s'exprimant dans l'aveugle lutte de classe, mais comme l'ébauche d'un ordre de choses mis au service du peuple. En intégrant le socialisme dans la tradition prussienne, par le trait d'union que représente Bebel, il a trouvé les bases de la réconciliation de la classe ouvrière avec l'armée et offert l'exemple d'une synthèse dont beaucoup de pays peuvent s'inspirer pour échapper aux déchirements internes.

Nous lui devons encore l'édifiante opposition entre la conception prussienne de l'élite et la conception anglo-saxonne, celle du « Herrenmensch » et celle du « White man » ; la domination pour des fins de culture et la domination dans un but mercantile ; l'idéal mis dans la passion de servir la patrie et l'idéal mis dans l'accumulation des richesses et le confort. Il nous est absolument impossible de concevoir les fonctions d'une élite bretonne, si nous négligeons d'examiner à fond ce point de vue. Sans aller jusqu'à « se préparer à devenir un matériel pour de grands chefs » (1), nous aurons été aidés par le philosophe allemand à nous détacher d'une idée bourgeoise de l'élite, très forte en Bretagne, et qui constitue une intervention des valeurs réelles, profondément préjudiciable à notre relèvement. Notre entourage breton n'imagine rien d'autre que le type du gentleman-farmer, oisif et bien renté, ou celui de l'avocat politicien à la manière française. Il y a une autre élite, — nous ne l'avons pas et nous devons la créer — celle qui, partout et de tous temps, a entraîné les peuples et marqué l'histoire de son sceau.

**

Nous goûtons dans Spengler sa netteté au sujet de la parenté cello-germanique. On ne trouve que cette expression sous sa plume. Son témoignage s'ajoute à tous ceux qui ont déjà été cités dans Stur pour nous confirmer ces deux points paraissant acquis : l'esprit celtique et l'esprit prussien, les deux pôles entre lesquels se meut la conscience de notre nouvelle élite. Cependant, la synthèse n'est pas toute faite ; nous rencontrons des incompatibilités et des différences surgissent. Une obligation de méditer le sujet pèse sur nous. Il n'est pas vrai que tout l'idéalisme dont notre Bretagne est nimbée soit vieilles lunes ; il n'est pas vrai que le reître casqué soit tout. Mais aussi, il n'est pas vrai que le temps soit encore aux artistes façonneurs d'individualités, ni qu'il offre quelque chance à ceux-là qui ne vivent que pour l'indépendance d'une vie privée. A côté des conceptions d'un totalitarisme primitif, il y a place pour une conception neuve, riche, bretonne. A côté du germanisme qui va d'Hagen des Niebelungen à Oswald Spengler, il y a le celtisme qui relie la fresque de Cuchulain, d'Arthur et de Merlin aux « vies » d'un Cadoudal, d'un Pearse et d'un Mac Swinney. Ils ont Schil-

(1) *Sich als Material für grosse Führer erziehen.*

ler, Goethe ; nous avons Chateaubriand et Renan. Nous n'avons pas à nous rallier mais à apporter notre loi. Nous devons pouvoir dire : « jusque là, mais pas au-delà ! ».

Complexes prussiens : la hantise de dureté pour pallier au manque de personnalité et de sûreté de soi ; on se raidit parce qu'on est vacillant ; on veut faire peur aux autres parce qu'on les redoute ; on veut massacrer, brûler, pour faire disparaître des épouvantails. Ne sommes-nous pas plus sûrs, plus forts naturellement ? Les tableaux chronologiques de Spengler me font parfois songer à une chambre de caserne. Pouvons-nous imaginer que l'on discipline les pensées à ce point ?

Les Prussiens, peuple de formation hétérogène, plein à l'intérieur, de poussées divergentes, ont besoin de toutes sortes de fortes disciplines pour être. Nous, avec d'interminables lignées d'hommes derrière nous, — qui, depuis deux mille ans, saluent le soleil à l'aurore par les mêmes paroles, dans le cadre d'un même paysage — sentons en nous plus de fixité et n'avons pas besoin d'un corset pour trouver une pose qui soit à nous. Nous sommes spontanément une « race », quand d'autres cherchent à en être une au moyen d'écoles, de livres et de lois.

Spengler, après Gobineau, Nietzsche et quelques autres, illustre l'âme « faustienne » ou celto-germanique, qui est mouvance par opposition à la stabilité des canons classiques. Il reste à mettre en lumière en quoi l'âme celtique se distingue de l'âme germanique, et ce doit être notre travail, à nous Bretons, qui avons le bonheur d'être les seuls Celtes jetés dans le duel gigantesque du Nord et du Sud (qu'aucune embrassade diplomatique ne retardera de dix ans). Il nous semble, d'ores et déjà, que notre idéal ne peut être la force pure, comme source de toute grandeur et de toute vie, mais une notion plus nuancée et plus élevée dans l'échelle des aptitudes humaines, celle d'une perfection alliant à la force. — condition de tout — un caractère « moral ». C'est seulement en présence des possibilités de l'héroïsme que l'âme celtique a le sentiment que son heure a sonné. L'idée de la force absolue exclut celle de l'héroïsme, car l'héroïsme n'est pas autre chose que l'intervention d'énergies surhumaines, venant modifier la balance des forces brutales dans un sens inattendu. L'entrée en jeu du Héros bouleverse les prévisions du Fort. Notre vocation est d'opposer au préjugé de la quantité notre foi dans la qualité.

C'est donc par leur intensité religieuse, par leur inaptitude à se ranger au point de vue matérialiste, que les Celtes, dans la fraternité nordique, doivent se poser et

s'imposer. Ce pouvoir et cette obligation sont appelés à rendre pour eux exclusivement féconds leurs contacts avec les peuples de l'Est. Le celtisme est, à mes yeux, essentiellement, un potentiel religieux inemployé, mais énorme.

*
**

Ce n'est pas un sot engouement qui nous porte vers les penseurs allemands. Bien avant nous, d'autres Bretons ont découvert dans les profondeurs laissées inexplorées de leur être, l'éternelle Allemagne qui sommeille. Rien de ce que nous lisons sur les problèmes historiques des Allemands ne nous laisse indifférents, car ils éveillent immédiatement un écho dans notre propre histoire. Comme eux, nous avons été un métal riche, abondant, malléable, que le marteau de l'Occident romain a façonné pour un usage étranger à son destin. Comme eux, quoiqu'après eux, bien après eux, nous devons nous rechercher et prendre conscience de nous dans les prolongements de notre imagination et de notre volonté. Comme eux, nous éprouvons la faim vorace d'une règle sévère qui assure notre vie et notre essor.

Parmi nos parentés, il en est une qui donne chez nous toute sa valeur à l'idée prussienne : la manière désordonnée dont la nature celto-germanique a dépensé sa force et son courage. Depuis les temps reculés de nos origines, nous avons exporté des guerriers comme d'autres peuples exportaient des colporteurs ou des courtisanes. Les généraux romains, les premiers, ont étendu un empire et gardé des frontières avec un sang qui n'était pas celui des mères d'Italie. Pendant tout le haut Moyen-Age, les Barbares combattent sans but politique large, par pure vitalité. Jusqu'à la Renaissance et au-delà, Bretons, Allemands de Suisse, d'Alsace et de Souabe, Brabançons et Flamands, Scots et Irois, font métier de monnayer leurs vies. La fondation de l'Empire, en 1871, et plus encore celle de la nouvelle unité en 1933, a pénétré les Allemands de l'idée toute neuve pour eux que leur Etat commun était une valeur supérieure à tous les particularismes. En Bretagne, où nous vivons encore la tradition des principautés d'autrefois, nous sommes aussi loin d'une véritable idée nationale que des Luxembourgeois ou des Thurgoviens le sont de la conscience de leur inévitable destinée. Nous avons perdu nos seigneurs, nos abbés et nos ducs, mais nous n'avons forgé aucun lien qui nous solidarise avec nos frères et avec notre sol. Nos fils, lansquenets au xx^e siècle, partent en masse et comme par destination naturelle, louer leur vertu militaire

et leur fidélité à l'étranger. Ils remplissent les unités de combat de l'armée et de la marine françaises. On les rencontre partout où éclate une guerre, aux premiers rangs ; le sang breton coule sans raison et sans profit pour notre peuple, sur les pierres des Oueds marocains et sur les prés des Flandres. Nos campagnes se vident pour remplir les faubourgs de Babel. Plus qu'aucune autre tribu de l'ancienne Barbarie, nous avons besoin de l'idée prussienne.

Il est nécessaire que nous en comprenions la valeur malgré tout ce qui nous sépare du peuple qui la sert. Un correspondant m'écrit : « Bretagne et Prusse ! Ce n'est pas un très bon exemple de pays en proche communauté nordique. Les Prussiens ne sont-ils pas à moitié slaves ? J'aurais mieux aimé Bretagne et Bavière... » Non, justement. Une même chaleur de tempérament, un même pittoresque anachronique, une commune répugnance à s'élever au niveau des valeurs politiques supérieures rapprochent sans doute les Bretons des montagnards épris d'indépendance du Hochland. A ce compte-là, bien des traits de caractère et bien des habitudes nous rapprochent aussi de certaines provinces françaises plus encore que de la Haute-Bavière. Il ne s'agit point de cela quand on pose la Prusse à côté de la Bretagne. L'esprit allemand (on pourrait préciser et dire ; franconien, souabe, saxon, rhénan...) peut se comprendre comme l'harmonie des caractéristiques morales dominantes du peuple (de ces peuples), dans ce qu'elles offrent de durable à travers l'évolution historique. Des hommes écrivains, poètes, artistes, l'ont exprimé, il n'appartient qu'à la race (qu'aux races) allemande, il épouse les couleurs de son terroir, les modes de ses annales, le relief de ses métiers ; il nous est étranger, malgré les sympathies profondes qu'il éveille en nous. L'esprit prussien est autre chose. A côté de caractéristiques tenant à un milieu humain et nullement transplantables, comme son style militaire, il comporte des éléments universels accessibles à tous les peuples, parce qu'ils n'appartiennent pas à une race, mais à une philosophie. Sous cet angle, l'esprit prussien n'apparaît pas comme un pittoresque régional, mais comme une expression unique d'une mystique du bien public. Il apporte au service du peuple une abnégation et un idéalisme qui, sur ces plans élevés de la conscience, l'apparentent aux tendances les plus indiscutables de l'esprit breton. L'idée prussienne est, à nos yeux, comme une conception héroïque du socialisme et si nous la dépouillons de quelques-uns de ses appareils qui nous choquent, elle répond parfaitement à quelque chose dont nous pressentons depuis longtemps le besoin.

Nous avons besoin d'entendre une voix forte et persuasive, rude s'il le faut, qui rappelle aux enfants égarés le service qu'ils doivent à leur peuple et aux chefs de leur peuple. Nous avons besoin de l'idée de l'Etat pour faire rentrer dans l'ordre les initiatives anarchiques qui ne profitent même pas à ceux qui les prennent ; une idée d'Etat ayant un contenu éthique, comme à Potsdam, et non une sèche formule administrative à la manière de Paris, ou un simple « bon plaisir » comme à Versailles. L'Etat qui soit l'émanation, le couronnement et la puissance du peuple ; le peuple réalisé supérieurement, capable de s'imposer à lui-même, — sans dureté, mais sans faiblesse, — service et discipline. Quand nous aurons compris l'idée prussienne, quand nous serons devenus les « Prussiens » de la Celtie, il s'ouvrira devant nous la même carrière triomphale que naguère devant la chétive principauté de Brandebourg, berceau d'un empire et d'une culture. Nous disposons ici d'une base qui est loin de lui être inférieure en qualité comme en quantité. A nous de montrer que nous sommes capables de faire de la matière bretonne un instrument de combat, un organisme plein de vie qui, à l'extrême ouest et face à l'est, s'ouvrira une carrière, impitoyablement.

O. M.

MORCEAUX CHOISIS

Le Déclin de l'Occident

...Une culture naît au moment où une grande âme se réveille, se détache de l'état psychique primaire d'éternelle enfance humaine, forme issue de l'informe, limite et caducité sorties de l'infini et de la durée. Elle croît sur le sol d'un paysage exactement délimitable, auquel elle reste liée comme la plante. Une culture meurt quand l'âme

a réalisé la somme entière de ses possibilités sous la forme de peuples, de langues, de doctrines religieuses, d'arts, d'Etats, de sciences, et qu'elle retourne ainsi à l'état psychique primaire. Mais son être vivant, cette succession de grandes époques qui marquent à grands traits précis son accomplissement progressif, est une lutte très intime et passionnée pour la conquête de l'idée sur les puissances extérieures du chaos et sur l'instinct intérieur où ces puissances se sont réfugiées avec leur rancune. Ce n'est pas seulement l'artiste qui lutte contre la résistance de la matière et contre la destruction de l'idée en lui, chaque culture se trouve dans un rapport profondément symbolique et quasi mystique avec la matière étendue, avec l'espace où elle veut, par lequel elle veut se réaliser. Quand le but est atteint et l'idée achevée, que la quantité totale des possibilités intérieures s'est réalisée au dehors, la culture se fige brusquement, elle meurt, son sang coule, ses forces se brisent : elle devient *civilisation*. C'est ce que nous sentons et entendons par les mots égyptianisme, byzantinisme, mandarinisme. Arbre gigantesque rongé par le temps dans la forêt vierge, elle peut tendre encore ainsi durant des siècles et des millénaires ses branches vermoulues. Nous le voyons en Chine, dans l'Inde et le monde islamique. De même, la civilisation antique monta comme un géant à l'époque impériale avec une apparence de sève et de force juvénile, tandis qu'elle puisait l'air et la lumière à la jeune culture arabe de l'Orient.

C'est le sens de tous les *déclins* dans l'histoire — le sens de l'accomplissement intérieur et extérieur, celui de la fin qui menace toutes les cultures vivantes — ; parmi ces déclins, le plus distinct, celui de « l'antiquité » s'étale à grands traits sous nos yeux, tandis qu'en nous et autour de nous, nous suivons clairement à la trace les premiers symptômes de notre événement, absolument semblable au premier par son cours et sa durée et appartenant aux premiers siècles du prochain millénaire, le « déclin de l'Occident »...

...J'appelle *apollienne*, désormais, l'âme de la culture antique qui a choisi le corps individuel présent et sensible comme type idéal de l'étendu. Ce mot est intelligible pour tout le monde depuis Nietzsche. En face de cette âme apollienne, je place l'âme *faustienne* qui a choisi comme symbole primaire l'espace pur illimité, dont le « corps »

est la culture occidentale toute entière, croissant dans les plaines du Nord, sises entre l'Elbe et le Tage, depuis la naissance du style roman au X^e siècle. Apollinienne est la statue de l'homme nu, faustien l'art de la fugue. Apolliniens la statique mécanique, les cultes matériels des dieux de l'Olympe, les cités grecques politiquement isolées, le sort d'Edipe et le symbole du phallus ; faustiens la dynamique de Galilée, la dogmatique catholique et protestante, les grandes dynasties baroques avec leur politique de cabinet, le destin de Lear et l'Idéal de la Madone, de la Béatrice de Dante à la fin du second Faust de Goethe. Apollinienne la peinture limitant les corps individuels par des lignes, faustienne celle qui construit des espaces au moyen de lumières et d'ombres : la fresque de Polygnote se distingue ainsi de la peinture à l'huile de Rembrandt. Apollinien est l'art grec, qui appelle son moi un soma et ignore l'idée d'évolution intérieure et donc d'histoire réelle, intérieure ou extérieure ; faustien l'être occidental, qui a une conscience très profonde de son destin, dont le regard est tourné en dedans et la culture résolument personnelle orientée vers les mémoires, la réflexion, la méditation sur le passé et l'avenir, la conscience morale. A l'autre bout de ces deux cultures et tout en leur servant d'intermédiaire, qui emprunte, modifie, interprète leurs formes ou en hérite, l'âme *magique* de la culture arabe, éveillée à l'époque d'Auguste dans le paysage compris entre le Tigre et le Nil, la mer Noire et l'Arabie méridionale, apparaît avec son algèbre, son astrologie et son alchimie, ses mosaïques et ses arabesques, ses khalifats et ses mosquées, les sacrements et les livres saints des religions persane, juive, chrétienne, « bas-antique » et machinéenne...

...Les accents du vers homérique sont le doux froufrou d'une feuille sous le zéphyr du Midi, un *rythme de la matière* ; la rime initiale — telle l'énergie potentielle dans l'image cosmique de la physique moderne — crée une tension contenue dans le vide et l'illimité, orages lointains et nocturnes sur les plus hauts sommets. Rien ne résiste au courant de ses ténébreuses marées, ni les mots ni les choses, c'est la dynamique du langage, non sa statique. Et il en est de même pour les mélancoliques rythmes du « *media vita in morte sumus* ». On y trouve un prélude aux tonalités de Rembrandt et à l'instrumentation de Beethoven. Ici l'âme *faustienne* se sent chez elle dans la

solitude sans borne. Qu'est-ce que le Walhall ? Inconnu des Germains des invasions et même encore des Mérovingiens, c'est l'âme faustienne naissante qui l'imagina, assurément sous l'impression du mythe pagano-antique et christiano-arabe des deux cultures méridionales les plus anciennes surgissant partout dans la vie nouvelle avec leurs livres classiques ou sacrés, leurs ruines, mosaïques et miniatures, leurs cultes, rites et dogmes. Il plane nonobstant, par delà toutes les réalités sensibles, en des régions lointaines, brumeuses, faustiennes. L'Olympe repose immédiatement en terre grecque ; le paradis patristique est dans un jardin enchanté, situé quelque part dans l'univers magique ; le Walhall n'est nulle part. Perdu dans l'infini, il apparaît avec ses dieux et ses héros insociables comme le symbole de l'effrayante solitude. Siegfried, Parcival, Tristan, Hamlet, Faust sont les héros les plus solitaires de toutes les cultures...

...Dès la période germanique, des lointains invincibles et de mystérieuses ténèbres resserraient les dieux et les héros ; la musique les a tirés de cette nuit, parce que la lumière du jour crée pour l'œil des limites et donc des objets corporels. La nuit dissout les corps, le jour les âmes. Apollon et Athénée n'ont pas « d'âme ». Sur l'Olympe brille l'éternelle lumière diurne et méridionale d'une profonde clarté. Midi est l'heure apollinienne où s'endort le grand Pan. Le Walhall est alumineux. Déjà l'Edda portait les traces de ces minuits, où Faust médite dans sa salle d'étude, que Rembrandt immobilise dans ses portraits, qui s'évaporent des notes de Beethoven. Jamais Wotan, Baldur ou Freya n'avaient de figure « euclidienne ». D'eux, comme des dieux védiques de l'Inde, impossible de « tracer un portrait ou une parabole quelconque ». Et cette impossibilité implique une consécration de l'espace éternel comme d'un symbole suprême, opposé à la reproduction corporelle, qui rabaisse ce symbole au rang « d'entourage », le profane et le nie. Ce motif profondément senti est la source de l'iconoclasme islamique et byzantin — tous deux au VII^e siècle — comme plus tard de l'iconoclasme protestant, son proche parent intérieur...

OSWALD SPENGLER.

PRISES DE POSITION

M. Charles MAURRAS



Il est parfaitement savoureux d'aborder la personnalité de M. Maurras, quand on vient de quitter Oswald Spengler. L'un découvre la logique interne du déroulement historique et son cyclisme ; l'autre sollicite d'une phase historique isolée dans le temps et l'espace la recette d'un « ordre » définitif. L'un met l'homme en accord avec les forces cosmiques et saisit dans une vue magistrale les lois de l'harmonie universelle ; l'autre prie le temps de s'arrêter et les organismes de se figer pour admirer son petit château de sable. L'un, pourrait-on résumer dans un mot, accepte la totalité nécessaire, parce qu'il a le sens nordique de la création, — tandis que l'autre la refuse, y coupe et y tranche avec une candide sérénité.

M. Charles Maurras, étonnante survivance du postsocratisme des graeculi, anachronique témoin d'une culture révolue, a joué néanmoins dans la société française un rôle de magister assez important, pour que nous nous soucions de l'influence que directement ou indirectement il a pu exercer sur des cerveaux bretons.



Quelque soit la part de la « claire raison française » dans les doctrines de M. Maurras, il n'est pas niable que sa prédilection pour la culture méditerranéenne, qui

gouverne sa conception de la France et qui domine sa politique générale, soit toute instinctive. Sa montée à l'Acropole est celle d'un croyant ; ses paroles sur les lieux sacrés (?) n'ont pas l'affectation cachant la mauvaise conscience d'un Renan : elles touchent au délire. Il y a une scène d'étreinte de colonne où l'indécrotte le dispute au comique. Un combattant armé de pied en cap, chair et esprit, va nous revenir de là-bas : un croisé à rebours.

Anthinéa renferme déjà son programme :

« Que votre bois, olivier, ait notre cantique, car les premières crosses des pasteurs en sont façonnées. Les rois pères des peuples vous ont pris le sceptre amical. Lorsque Thersite alla prêcher une confusion de pouvoirs qui eût imposé l'anarchie, c'est avec vous qu'Ulysse punit le bavard impudent, c'est à coups d'olivier que lui furent scandées les inestimables doctrines : Le gouvernement de plusieurs n'est pas bon. Qu'il y ait un seul chef, un roi... »

Tout ici n'est pas littérature.

L'amour de M. Maurras pour l'olivier, c'est notre amour du chêne ; sa passion du soleil brûlant, c'est notre nostalgie des ciels de lait. L'homme tient à un sol, son épiderme est fait à un régime de vents et de pluies, il appartient par toutes ses fibres à l'unité de climat et de civilisation de la Méditerranée. On ne peut rien comprendre à ses poèmes si l'on ne sait pas par cœur la mythologie grecque et si l'on n'a pas sur sa table de nuit, outre l'histoire romaine, Homère, Horace, Dante et Virgile.

Sa vision de la France court sur quinze siècles d'histoire pour plonger dans les hypothétiques sources méridionales de son génie. Que connaît-il des Francs, des Bretons, des Vikings ? Quelles révélations, quels enseignements leur demande-t-il ? Quelle part leur accorde-t-il dans l'élaboration de cette force française, venue de la force franque, dont il a la bouche pleine ?

C'est à des hommes comme lui que M. Fustel de Coulanges (1) a rendu un service sans prix, en ayant l'air de prouver que la Gaule romaine s'était continuée sans brisure

(1) A propos de M. Fustel de Coulanges, nous ne résistons pas au plaisir de citer ce témoignage d'Ammien Marcellin, repris par l'historien français : « Ils (les Gaulois) sont soldats à tout âge. Jeunes et vieux courent au combat par un constant exercice ; l'habitude des Italiens de s'amputer le pouce pour échapper au service militaire est inconnue aux Gaulois. » — Merci.

dans la féodale. On escamote les Barbares, et le fait des conquêtes germanique et bretonne est amputé de toutes ses conséquences.

M. Edmond Jaloux a pu écrire sans songer au lièvre qu'il soulevait, les paroles suivantes :

« Quand on étudiera plus tard les origines du mouvement maurrassien, on verra apparaître une sorte de nébuleuse, où beaucoup des thèmes de ce mouvement vivaient à l'état latent, où ils formaient des noyaux de santé, des réactions encore incomplètes, où des idées nouvelles travaillaient à se rejoindre et se cherchaient obscurément, où l'avenir semblait se purifier. Le centre de cette nébuleuse se trouvait en Provence, à Aix ou à Nice, comme aux Martigues ; on en trouvera les germes dans maintes petites revues d'alors. Mais c'est Charles Maurras qui a donné à tous ces courants épars un corps, une vitalité, qui en a fait un système bien équilibré, dur, précis, doué d'un formidable dynamisme... »

On sait quel a été le but de ce dynamisme : la conquête du nord, l'utilisation de la volonté, de la bravoure militaire et des poitrines des enfants du nord pour réaliser le rêve de pouvoir d'une poignée de Méridionaux. Charles Maurras, pourfendeur de démocraties, a pour monter au Parisis, emprunté le boulevard facile qu'avait tracé avant lui le peuple immense des courtiers en politique et en vins que son étincelante Occitanie a répandu sur les provinces frigides du nord pour les pourvoir de députés, de préfets, de professeurs et de hauts-fonctionnaires. Sans cette précédente main mise sur le nord du « midi qui bouge », la formule maurrasienne de la France romaine n'aurait pas remporté un triomphe aussi aisé, une revanche aussi inespérée de la croisade de Simon de Montfort. Du temps où les Parisiens gouvernaient la France, il était de bon ton de se dire Germaniques, à la cour du roi, et fils de Mérovée...

M. Maurras aura été le grand-prêtre d'un « Kulturkampf » en sens inverse qui, sous la direction presque exclusive d'hommes de lettres et de politiciens du sud, a réussi en quarante ans à étouffer toute velléité de résistance aux formules latines, et qui a fait de Paris le cloaque où se déversent tous les relents d'une civilisation corrompue, dont l'insolence dissimule très mal le manque absolu de vitalité et de puissance réelle.

Si l'on en doute, il suffira de consulter le numéro spécial que la *Revue Universelle* a consacré le 1^{er} janvier dernier à M. Charles Maurras. Nous y avons compté 44

collaborateurs, mais parmi ces 44, pas un seul Breton ; et pourtant, si l'on songe que nous sommes une province d'esprit conservateur, à sympathies monarchistes encore nombreuses, et dont la population originaire est égale au 12^{me} de celle de la France, c'est bien 2 ou 3 Bretons qu'on aurait pu s'attendre à découvrir dans ce choix d'amis du maurrassisme ! A défaut de Celtes, on ne sera pas surpris d'y trouver deux tiers de méridionaux. Les gens d'Oc font environ le tiers de la population française. Il en résulte qu'ils ont « donné » proportionnellement neuf fois plus que les Français du nord, Bretons inclus. C'est ce que nous voulions démontrer, et c'est très bien ainsi.

« Il est allé vers la Grèce et l'Italie, patries premières, et il en a rapporté à notre usage l'enthousiasme indestructible des anciens jours... »

Si un quelconque Français du nord se permettait de rééditer une pensée de ce genre pour rappeler que ses ancêtres viennent de Thulé ou de la Teutoburgerwald, il n'y couperait pas du fameux couteau de cuisine.

Mais telle est l'atmosphère de la France qu'ils ont faite, que nous n'avons même pas le droit de rire du pathos que je viens de citer !



« Ni la moralité, dit M. Ch. Maurras, ni la sociabilité, ni certes le sentiment ne sont particuliers à l'homme. Il n'a à lui que la raison... »

Cette notion de l'homme issue en droite ligne du paganisme méditerranéen est d'un hilarant simplisme. Pour le penseur provençal, ce qui n'est pas « raison », est « ardeurs animales », est d'essence inférieure et doit seulement être utilisé. C'est la raison qui choisit et qui mène.

Libre à ces messieurs de se détourner d'une sentimentalité qui chez eux n'est qu'une émanation trouble de leur incoercible érotisme. Nous reconnaissons à notre qualité d'hommes d'autres nobles attributs que la « raison ». Et nous ne pensons pas que notre grand Renan « radotait » quand il admirait le sentiment religieux et le sens historique des Allemands, car nous les avons en commun avec eux.

« Les esprits sains, dit M. Maurras, vont à l'inconnu par le connu, au démontrable par le démontré... » Non, il ne faut pas dire les esprits sains, mais les esprits

extérieurs aux phénomènes. Les esprits qui sont capables de prendre un contact direct avec les forces supérieures qui animent tout, n'opèrent pas comme des machines à raisonner selon des règles établies et en fonction d'un petit nombre d'éléments d'appréciation choisis arbitrairement, isolés et défigurés par une représentation schématique. Ils reçoivent le choc d'une révélation, ils sont inondés d'une lumière qu'aucune « raison » n'a jamais allumée. Ils deviennent les instruments d'une foi, ils atteignent à l'ampleur de l'âme, et s'ils raisonnent ensuite, c'est pour trouver à la foi les justifications qui établissent entre elle et le monde des faits les contacts nécessaires.

Les Latins eux-mêmes, si rationalistes de nature qu'ils soient, ne choisissent pas leurs prédilections. Leur grand Fustel n'aurait pas cherché à démontrer la continuité de la Gaule romaine, s'il n'avait pas souffert dans son patriotisme de voir l'âme française divisée par l'idée de la domination des indigènes par les conquérants francs. Il l'a dit. Le mouvement maurrassien lui-même a maintes fois dévoilé l'animation sentimentale qui l'a porté au jour : amour de la terre natale, amour des formes grecques de l'art plastique et des harmonies du langage antique. La raison a joué un rôle très limité dans le choix de la route prise par le jeune Maurras sur les pas de Mistral, aux côtés d'Amouretti. La raison a été le redoutable instrument de conquête dont il s'est servi pour séduire l'honnêteté intellectuelle des autres Français, ceux qui n'ont jamais vu d'oursins et se contrefichent des oliviers comme des Alpilles. On ne sait s'il faut admirer ou s'indigner devant tant d'habileté, et surtout devant l'audace et la spontanéité de l'astuce. Viendrait-il jamais à l'idée du plus roué des Flamands ou du plus arriviste des Bretons, de se servir de l'idée germanique ou celtique pour tenter de mettre le grappin sur le Piémont ou la Gascogne ? Et pourtant, ces terres du sud ont toutes été habitées par des Celtes ou conquises par des Germains, elles ont constitué des royaumes « barbares ». Ces souvenirs ne sont pas si vieux que cela, souvent moins vieux en tous cas que la conquête de la Belgique par César, dont les militants d'*Action Française* font état pour s'introduire jusqu'à Liège et à Bruges ! C'est parce qu'aucun homme de nos climats ne songerait à prétendre sienne la tradition d'un pays où il est étranger, que nous avons peine à concevoir que d'autres aient pu le faire à nos dépens. Pourtant, chacun de nous

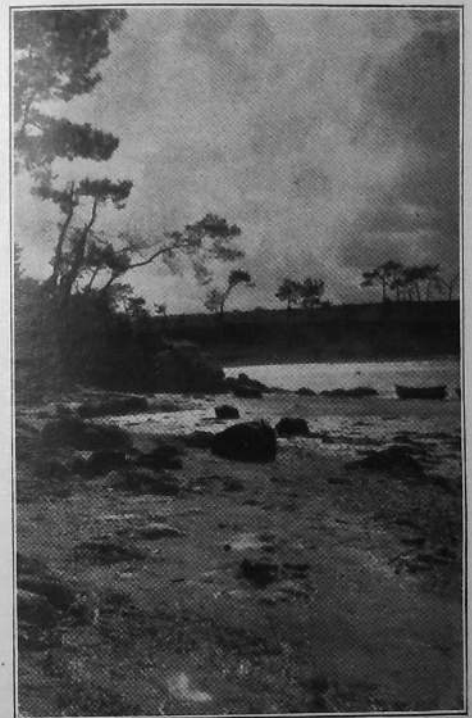
a ses expériences. Combien de fois n'avons nous pas entendu des fonctionnaires méridionaux nous dire dans le village où nous sommes nés que « si nous n'étions pas contents » nous n'avions qu'à nous en aller. En Alsace ils disent « vous n'avez qu'à passer le Rhin ». C'est encore plus précis.

Heureusement que l'habileté ne suffit pas pour entraîner des Barbares. L'unique emploi d'arguments de raison, l'évocation d'une sentimentalité toute en surface s'adressant non pas à des réalités populaires, mais aux symboles d'une machine étatique exécrée expliquent l'échec irrémédiable de l'*Action Française* en tant que parti politique. L'homme n'est pas essentiellement un animal raisonnable. Son esprit comme son corps et tous les atavismes qui l'animent, forment un tout dont la raison n'est pas le moteur, mais seulement l'un des moyens d'action et de contrôle (2). Trop de raison, trop de sens critique sont le chemin de l'impuissance. Celui qui va de l'avant et qui crée, obéit toujours à un instinct vital, souvent à une foi, jamais à la raison.

Pour nous, l'influence maurrassienne équivaldrait à la stérilisation de notre jeunesse. Notre chair et notre Dieu sont meilleurs guides que sa Raison.

J'allais oublier de spécifier *notre sentiment* ; ce mot est important, car il relie notre terminologie actuelle avec d'anciennes habitudes de langage pour désigner une seule et même chose, notre goût et notre aptitude particulière à *concevoir*. M. Maurras n'a pas su distinguer, en ce qui concerne les Celtes et les Germains, — que sous ce rapport et cette fois peu soucieux de logique avec lui-même il met dans le même sac, — entre le sentiment *perturbateur*, tel qu'il s'est manifesté au cours de l'époque libérale française et le sentiment *créateur* qui est l'unique levier breton. Il a défini une discipline, mais il n'a rien éveillé du dedans. M. Maurras nous offre un cadre vide : nous n'avons qu'en faire. Il se dégage pour nous de sa lecture un ennui plein de ressentiment. Le ressort caché des actions qui est en nous demeure intouché par ce flot de paroles articulées comme un développement arithmétique et dont la cadence est une fin en elle-même. Nous nous détournons de sa dialectique comme du ronronnement d'un crécelle. Cela ne nous concerne pas.

(2) Lire : *L'Homme, cet inconnu*, par le docteur Alexis Carel.



Passe dans le Golfe Mor-bihan

Cliché Stur

« France d'abord », commande M. Maurras ; de cet impératif découle toute sa conduite politique. Le mot est accepté sans demande d'explication, tant les Français coupés de leurs sources ethniques, se sont accoutumés à défendre des mots, dès qu'il s'agit de patrie, au lieu de réalités tangibles ou intimes. Ils disent « France » comme ils disent « démocratie », « liberté » ; et ils apportent cette facilité d'adhésion aux doctrines du Martignais, qui lui aussi leur offre un mot magique : « le roi ». Simple changement de vocabulaire. Ici, nous sommes plus difficiles et nous savons quelques Français qui le sont aussi. Que signifie aujourd'hui, en face des hommes français et de leurs problèmes, ce mot « la France » ? Il demande à être défini et justifié. M. Maurras n'a pas montré à quelles réalités répond « la France », ou du moins il ne l'a pas fait d'une façon satisfaisante pour qui n'est pas un mangeur d'aïoli..

La seule nécessité historique qu'il reconnaît à la France est d'être le rempart contre la Barbarie, (c'est-à-dire tout le celtisme et tout le germanisme, dont ses meilleures provinces sont faites). Il hait « l'individualisme » et « l'antique génie de division », d'anarchie stérile qu'il reconnaît tour à tour aux Germains et aux Celtes comme seules caractéristiques ethniques, sans se donner aucune peine de distinguer entre eux. La « civilisation » ne peut s'accommoder du voisinage d'une Allemagne forte et unie, pas plus qu'elle ne peut tolérer que l'élément celtique que renferme la France se relève de la défaite d'Alésia. La France doit rester latine et veiller à ce que sa voisine ne reprenne pas sa place au soleil : telle est sa mission. M. Maurras ne se soucie pas de découvrir quelles possibilités offre la France, elle est au dessus des Français et hors de la discussion. Son empirisme est celui de l'administrateur romain qui n'a pas besoin de comprendre, et désire seulement que « ça rende ». Il a trouvé ou plutôt repensé une sage formule de gérance du bien public ; on l'imposera à la trique s'il le faut. Sous nos cieux, privé des chatouillements de sa lumière natale, le méridional devient dur. Son cœur ne bat qu'au sud ; là seulement il se remet à sentir des hommes. Alors, sous la coupe éperduement bleue d'un ciel que nous n'avons connu qu'en partant pour la Chine, nous l'entendons divaguer... cigales, tambourins,

guardians, mas ! Chez nous, il pleut tout l'été autour du soleil, M. Maurras a froid et il anathémise.

Son culte de la France est contraire à l'homme de la France qui n'est pas sa France. C'est celui de Rome, de la Rome antique « faiseuse de lois », et de la Rome pontificale « qui a le sens de l'organisation et de l'autorité ». Il dit avec orgueil « je suis Romain ». Son système est l'universalisme de la sécheresse. Il ne prend de résonances, il ne trouve de répondants qu'entre les Alpes et les Cévennes, « où l'on ne donne pas un coup de bêche sans découvrir une pièce à l'effigie d'Auguste », et où il exprime quelque chose d'authentique : la volonté de puissance provençale.

Nous ne songeons pas à nier que M. Maurras ait servi la France, l'autre, ni qu'il l'aime à sa manière. Les Ecossais aussi aiment l'empire britannique : ils en vivent. La France du nord, aux riches terroirs, aux puissantes zones industrielles, aux populations laborieuses et prolifiques offre un champ d'action inespéré à ces hommes faconds et débrouillards, rongés d'appétits, peu embarrassés de scrupules et qui, s'ils devaient demeurer chez eux, resteraient toute leur vie condamnés au pain sec et à la gousse d'ail. Montés à Paris, ces hommes qui ne manquent pas d'intelligence, doivent se justifier. Maurras s'est justifié : il a servi. C'est une banalité de dire qu'il a restauré en France, le bon-sens pris dans son acception la plus élevée, contre le délire romantique qui n'était après Racine qu'une réaction dépassant les bornes, et contre le messianisme politique, qui n'est qu'une juiverie. Ses commentateurs ont montré avec force louanges quel avait été son courage à se mettre en travers du courant prétendu invincible du soi-disant progrès, à entamer le combat, presque seul, minuscule, contre le géant du monde moderne issu de la révolution. Mais son mérite a été un mérite français. D'autres peuples ont connu d'autres réactions. Maurras est sans échos en Amérique anglaise, en pays britanniques, en Allemagne, en terres slaves et baltiques, s'il est lu et relu en Uruguay et au Nicaragua.

Mais la France paie cher les services qu'il lui a rendus. En revenant à l'ordre des Sully, des Colbert, sans avoir su accorder une vérité *de livre*, située hors du temps, avec les exigences et les disponibilités de notre âge, M. Maurras n'a su que renforcer du poids de son influence personnelle le caractère incompréhensif et malthusien de la politique

des Poincaré et des Barthou. Il a plus que personne aidé à comprimer la France, et à la rendre inapte aux renouvellements nécessaires.

Les Français, un jour prochain, le rendront responsable d'un autre méfait. Avant lui, l'engouement pour l'antiquité était une attitude littéraire. En matière politique, les Français ne se croyaient investis d'aucune mission militaire de défense de la latinité. La Bavière se couvrait de plus d'italianeries que la vallée de la Seine, et la Prusse avait plus de sympathies à Paris, au XVIII^e siècle, que Rome ou ce qu'on y savait de l'Italie. Le Provençal Maurras, compatriote de ceux qui en 1914 appelaient les réfugiés « les boches du nord », a osé transposer sur le plan de la politique extérieure sa haine de Latin pour le Goth, son mépris d'agnostique raisonneur pour la sentimentalité et la religiosité nordiques. C'est lui et nul autre qui est parvenu à donner arbitrairement un sens culturel et moral au vulgaire conflit d'intérêts franco-allemand, et de ce fait a rendu à peu près impossible toute détente, tout rapprochement entre l'élite des deux pays.

Une fois de plus sur ce terrain tragique, le Latin a rencontré le Maçon et le Juif. Il partage leurs responsabilités.

✱

Ennemi déclaré de la culture allemande, M. Maurras l'est implicitement de la culture celtique. Il en méprise de parti-pris les positions de départ. Il a jugé une fois pour toutes qui n'était pas Romain. Nous sommes de « vagues rongeurs de racines... des carnassiers solitaires ». Il avance vers nous, prêt sans scrupules à nous écraser de sa cothurne. Cet « irréductible ennemi du sentiment », qui s'est élevé de toutes ses forces contre « la démission de la raison française devant un romantisme venu de l'étranger et empoisonné de métaphysique », nous a, sans le spécifier, rejetés, nous Bretons, sentimentaux par essence et créateurs authentiques du romantisme, comme des étrangers à sa France.

Il professe que la culture ne consiste pas à exprimer le « moi », mais à recevoir docilement l'enseignement d'Athènes, de Rome et de Paris.

Une université celtique à Brest serait à ses yeux le

n.ême « crime contre l'esprit » qu'une université flamande à Gand.

L'auteur de *l'Avenir de l'Intelligence* n'a pu jouer un rôle dans les origines du nationalisme breton que dans la mesure où les jeunes étudiants bretons qui l'élabo- raient, il y a près de vingt ans, étaient eux-mêmes des francisés. Ce n'était pas en tant que Bretons que nous pouvions nous soulever contre la voix du peuple (Le peuple breton) et lui préférer le gouvernement d'un seul (le roi de Paris). Ce n'est pas en tant que Celtes que nous pouvions réagir contre le mot pour le mot, le cri pour le cri et la douleur pour rien, car notre roman- tisme fut tout autre chose : la révolte salutaire de notre être vrai contre l'emprisonnement des conventions étran- gères. Fils du Malouin ou du Vannetais, nous n'avions pas à « sortir du nihilisme par les voies de l'intelli- gence », mais du servage et du renoncement par les voies d'une prise de conscience ethnique. Maurras, en somme, entre 1918 et 1922 ou 1924, a débarrassé de jeunes Bretons d'un flot d'erreurs françaises, mais il ne les a aidés en rien à se réaliser.

Lui devons-nous malgré tout la restauration du mot « la Politique » ? Sans doute, mais là encore nous devons nous méfier. Il y a dans cette mathématique de l'intérêt de l'état un immoralisme très préjudiciable à la valeur éthique de notre principe national. Un peuple doit savoir repousser certaines sollicitations de l'intérêt, s'il se respecte, comme il est du devoir d'une personne de le faire.

La politique élevée à la hauteur d'un art indépendant révèle encore un souci de la sécurité qui est contraire à la volonté héroïque qui peut seule fortifier et élever notre peuple.

Maurras en définitive nous donne peu. On a dit que deux idées dominant sa philosophie. D'une part, l'idée du bien public conçu comme différent de la somme des intérêts particuliers, supérieur à ces intérêts qui doivent plier devant lui; d'autre part, l'idée qu'une société où les individus sont livrés à eux-mêmes est une société barbare, qui tend naturellement à l'anarchie et à la tyrannie des plus forts. Ces idées sont justes, mais elles ont toujours inspiré les gouvernements bien réglés, en commençant par celui de nos ducs.

Elles ont été mises en pratique avant *l'Action Fran- çaise*, par Haraldr, unificateur de la Norvège, Frédéric- Le-Grand, créateur de l'état prussien, et tous les grands politiques qui ont mené un peuple dans le droit chemin. La sagesse politique n'est pas l'apanage de M. Maurras.

Une autre de ses idées nous paraît plus importante et plus originale que celles-là. Il est significatif que ce soit celle dont son école ait fait le moins de cas :

« Il y a opposition, contradiction à angle droit entre le marxisme, égalitaire, international, et la protection de la nation et de la patrie. Mais un socialisme libéré de l'élément démocratique et cosmopolite, peut aller au nationalisme comme un gant bien fait à une belle main ».

Ces paroles quand elles ont été dites n'avaient-elles pas quelque chose de prophétique ?

« Le souci de la pensée et de l'art de qualité dans nos sociétés, est au centre même des préoccupations de M. Maurras ». Voilà bien l'état d'esprit qui l'a coupé du peuple et lui a procuré l'encombrante adhésion de classes sociales ayant achevé leur rôle historique. Voilà qui le désigne comme un type d'homme révolu : l'intel- lectuel pur, qui tous les matins se regarde dans sa glace en se disant : je suis intelligent, je suis instruit, je suis artiste, etc..., et qui pense qu'il lui suffit d'avoir raison à ses propres yeux pour que la vérité triomphe tôt ou tard. Les hommes qui mènent les peuples sont d'une autre trempe. On peut « avoir raison » toute sa vie et mourir comme un chien. Il est d'autres secrets de l'adhé- sion d'un peuple à un conducteur, mais il faut être de son sang pour en avoir la révélation, et M. Maurras n'est pas du pays....

Il s'est entièrement livré dans ses vers, depuis les plus beaux :

Le matin qui viendra nous le créerons ensemble
Si ton cœur et le mien demeurent vigilants,
Si ta main reste unie à cette main qui tremble,
Si ta beauté scintille entre tes voiles blancs !

Jusqu'aux plus mauvais :

Dé Saint-Louis en l'île
Le clocher à jour
Monté au ciel tranquille

Qui rit à l'entour
 Et la douce flamme
 D'une fin de jour
 Peint de Notre-Dame
 La flèche et la tour :
 Telle, au fil de l'onde,
 Florisse toujours
 La reine du monde
 La ville d'amour !

Une poésie de forme parfaite, enveloppant des sentiments souvent ennuyeux, parfois mirlitonesques, et des images usées depuis deux mille ans. Un balancement, — danse et musique, — sans surprise, et sans aucun élan dans le monde de rêve particulier où nous situons le vrai lyrisme.

Art livresque pour salons, où la vie n'est pas présente.

**

« Sagesse ! » C'est-à-dire : Refus crétin du Nord. Mais devant son midi : Frénésie. Là, toutes les déraisons sont permises, on nage dans la Vérité, on ne saurait en sortir. Même en Bretagne, du fait du régime français, les modes d'Italie nous sont imposées, et nous devons faire nôtres leurs insultes, leur mépris, leur vulgarité congénitale à l'adresse de ce que nous aimons. A la terreur qu'ils font régner autour du respect de leurs dieux de carton, il nous est permis de répondre par une égale exécution des maurrassiens et autres capouladistes. Il ne nous semble bon de retenir d'eux qu'une leçon : leur impudente confiance en eux et leur froide volonté d'imposer leur loi.

Nous n'aurions pas donné notre signature à ceux qui voulaient sortir M. Charles Maurras de sa confortable cellule, bien différente de celles qu'ont connues déjà pas mal de patriotes bretons, sans qu'aucun de ces messieurs y trouve à redire. Nous connaissons trop la France pour nous laisser abuser par le spectacle des querelles qui semblent jeter ses partis les uns sur les autres. Dans un pays comme celui-là où tout le monde est nationaliste, le fait de l'être plus ou moins ne suffit pas à dresser des barrières infranchissables entre les hommes et les tendances. Tout se passe en famille, car l'on est d'accord

sur le principal : la France. Maurras est le bras droit de Clemenceau, comme il sera l'adjoint de Poincaré. En prenant ses menaces un peu plus au sérieux et en le mettant à l'ombre, le gouvernement de M. Blum a enfreint les règles du jeu. Tout le monde savait bien que le couteau de cuisine ne sortirait jamais de son tiroir, et pensait que neuf mois de prison pour une figure de style, c'était trop.

Peut-être, mais pour la bastonnade de Saint-Goazec et toute la signification qu'elle a eue, ce ne fut pas excessif.

OLIER MORDREL.

ERRATA

Par suite d'un oubli de dernière heure, les corrections sur bon-à-tirer des épreuves de mise en page de notre dernier numéro, n'ont pas toutes été portées. De ce fait, nos lecteurs ont pu se régaler d'un certain nombre de coquilles qui sont à rectifier comme suit :

P. 33, lire *Ar Ouennelouriez*.

P. 34, lire *deveradur*.

P. 35, lire *Arz-pobl, emskiant-pobl, Kenvreuriez-pobl, Kelt-poblek*.

P. 38, lire *Derc'hvoud, elfenn-ouenn, anian-bobl, portent* (3 lignes avant la fin de la page).

P. 54, dernière ligne de la note : fermer les guillemets après *Allons voir ça !* et supprimer les guillemets à la fin.

P. 70, 3^e ligne du 2^e poème, mettre une virgule après *résolus*.

P. 83, 4 lignes av. fin, lire *dérouillée* au lieu de *déroutée*. Dernière ligne, lire *Roparz Hémon*.

P. 84, 17 lignes av. fin, lire *En face* ; 5 lignes av. fin, supprimer la virgule.

P. 85, lire O. M. à la place de ***.

P. 92, ligne 31, lire : *...la question à sa racine était suffisamment forte pour pouvoir... etc.*

P. 96, ligne 2, lire *philologique* (mot que les typographes refusent absolument d'admettre) ; ligne 8, lire encore *philologiques* et non pas *philosophiques*.

Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes d'autres coquilles d'importance minime.

FANTAISIE

*Bet kinniget da Jakez Riou
kent d'ezañ mervel.*

DISTRO AN ANAON

*Pez-c'hoari en eun Arvest
(N'eo ket evit beza c'hoariet)*

TUD AR C'HOARI

NEVENOE. — Tasmant eun den koz, e vent uhel, sounn e benn avat, gwenn-kann e vleo hag e varo hir, gwisket reuzeudik gant eur sae gloan garv. Eur pikol baz a zo gantañ en e zorn.

AN TASMANT ARALL. — Den yaouank, tregont bloaz. N'eo ket ret lavarout ouspenn.

AN AO, LAGADHOUARN. — Anavezet eo er bed tro-dro hag e pep kanton. Goût a ra, koulz lavarout, tout al langachou.

LEC'H. — E-kichen Kêrevachou, somewhere e Breiz-Izel.

DEROU

(Ar c'hoarilec'h a ziskouez eur wenoden o treuzi eul lanneg bras, war an uhel. Ouz an daou du, reier ha gwez-pin. E goueled ar c'hoarilec'h e spurmanter tôennou eur gêr etre.

Gwallet eo bet dremm ar maez gant an derzienn-embann. A-gleiz, — pe a-zehou, ne vern ket — war eur mell daolenn-goat nevezlieslivet, e lenner : RHUM NIGRESTON. An Ao. Lagadhouarn, o poueza war benn e vaz dek kammed larkoc'h, a zo digor e lagad outi. Soñjal a ra a vouez uhel.)

LAGADHOUARN. — Pas mal, pas mal du tout. On verra ce machin-là de partout. Quelle réclame ! Et pour un morceau de pain... Le menuisier me devait vingt-cinq bouteilles... Il ne m'aurait jamais payé ce vaurien-là... Et puis le bois n'a rien d'épatant... Quant au peintre... oh, celui-là, je trouverai bien un joint... Tiens ! je lui paierai l'apéritif chez moi...

(En-dra ma komz outañ-e-unan, tasmant an den koz a zo deut gant ar wenoden, o klask e hent. Gwelout a ra an aotrou, hag ez a davetañ.)

NEVENOE. — (o komz hen-vrezoneg) Mapo, men emaom ? (1).

LAGADHOUARN. — (Hep trei e benn, rak n'en deus ket taolet evez bras ouz ar c'homzou). C'est pas mal, ç'pas ? (Nevenoe a chom dilavar, abafet an lamm enezañ).

LAGADHOUARN. — Hein ! Qu'est-ce que vous en dites ? (Distrei a ra, hag e ra eul lamm-bouchig o welout harz outañ an den koz iskis) Hoppala ! vous m'avez fait peur ! Qui êtes-vous ?... Qu'est-ce que vous faites là ?... Vous devez venir de Brest au moins ?... (Hag outañ e-unan) Ah ouiche, la police des chemins est bien faite, si on rencontre des types comme ça maintenant !

NEVENOE.—. (adarre) Mapo, men emaom ?

LAGADHOUARN. — Quelle langue parlez-vous ?

(1). — Ar geriou-se n'eo anezo nemet geriou savet diouz liou va spered. — An Aozer.

NEVENOE. — O Juvenis ! quis hic locus ?

LAGADHOUARN. — (*Outañ e-unan*) Il parle russe, c'est un pope...

(*Skei a ra Nevenoe ouz an douar gant e bikol var o fiskouez e fell d'ezañ gouzout e pelec'h emañ*).

LAGADHOUARN. — Ici ? C'est le Finistère... le département du Finistère... canton de Kêrevachou... en France... Oui, France... Frankreich... Frantsouski... Gallia... Do you understand ?... Ah, va te faire lanlaire ! (*hag e tec'h kuit, o teurel outañ seltoù a-gorn ha disfizius*.— *Nevenoe a chom a-zav eur pennadig, e-unan penn. Dizale, ez a da goazeza en disheol, evel o c'hortoz. Setu avat ma teu war wel tasmant an den yaouank. Kerzout a ra gant aon na vefe gwelet, o klask mont eus eun toull-kuz d'egile*).

NEVENOE. — Mab, perak en em guzez-te en doare-se ? (*Komz a raint hiviziken o-daou e yez etrevrôadel an anaon, ret d'an aozer he zrei amañ e brezoneg*).

AN TASMANT. — Mez am eus. Mez hag aon am eus.

NEVENOE. — Komz eta. Me a zo ouz da selaou.

AN TASMANT. — (*O tisplega e c'heriou gant difrae, evel unan a zo bet pounner re bell e galon*) Setu. Kredet em eus, hag em eus kanet... ha faziet em eus, rak me oa va ene hini eur bugel diskiant. Bez' e oan marteze evit ober kalz, hag e welañ hizio n'em eus lezet tra a-bouez war va lerc'h, nemet sonjezonnoù goulo. Ar bed am eus sellet outañ gant daoulagad tener eur plac'h yaouank, ha neket gant daoulagad yen eur gwaz. Diouganet em boa an amzeriou flamm ma teufe va fobl da veza en diwez balc'h hag eürus. Ha biskoaz n'eo bet ken pell all diouti an amzeriou-se. Touellet em eus va fobl ; n'em eus ket graet va dlead. Kablus oun, ya kablus ha kiriek. (*Kuzat trumm a ra, ha goustad e sav en-dro*)... Kredet em boa klevout unan eus va gouenn o tont...

NEVENOE. — Petore gouenn ?

AN TASMANT. — Sur awalc'h n'añavezit ket anezi.

NEVENOE. — Lavarit atao. E peseurt bro emañ-me ? Pehini eo an trowardro danvezel en deus prestet d'in va c'horf-teuz ? Mall eo ganifi gouzout. N'oun ket em aes...

AN TASMANT. — Eur bobl vihan, bet bras gwechall, diskennet hizio betek pazenn izela ar skeul ; hag hi o chom morvitellet, e begdouar penna'r C'Hornog. En eur gêr berr : Breiz !

NEVENOE. — Breiz ?... Breiz ?...

AN TASMANT. — Ya, Breiz. N'oc'h eus klevet nep gwech ano anezi ? N'oun ket souezet a-ze. Alies hon eus kinniget pep tra da lakaat brud ar poblou all da redek, eur vrud a oa tostoc'h d'hor c'halon eget brud hon paour kaez bro ni. Kement-se am eus graet va-unan. Gwechall e veze eun abadenn all pa oa Brittia hec'h ano !

NEVENOE. — Brittia ? Brittia ac'h eus lavaret ? E Brittia emañ-me ? Ne c'hell ket bout !... Bremaik... Paotr ar Rhum Nigreston... (*Sellout a ra tro ha tro, drouklivet*) Me ' zo paouez treuzi eur gêr vras. (*Diskouez a ra Kêrevachou*) Ne welis war talbenn an tiez nemet enskrivadurioù briz-latin Mab, fazia ' rez ! N'oun ket e-metou meuriadoù ar Vrezoned taer, e-mesk warlerc'hidi displeberet ar Romaned ne lavarañ ket.

AN TASMANT. — Kemmet eo an traou abaoe Nevenoe !

NEVENOE. — Te anavez hennez ?

AN TASMANT. — Hennez a voe eur brientin meur anezañ, Tad ar Vro lezanvet. Ar c'henta a savas ennañ emskiant ar vrôadelez. Unani a reas strolladoù disrannet e bobl. Dougenn a reas war-raok harzou, yez ha boazioù ar Gelted. Panevet an Normaned, e vije Breiz hizio c'hoaz bras ha diere !

NEVENOE. — Selaou, mabig, selaou da dad. Ne voe ket Nevenoe an den ken gloriüs ha ma kred d'it. Ar Gelted ? Ne ouie ket petra oa. N'oun ket sur en doa morse klevet ano anezo. O sevenadur-i ? Roum, d'e veno a oa kalz kaeroc'h. Paour e vezent, dizesk, damc'houez, ret d'ezo en em ganna dalc'hmat, ha dibaouez. Mab hena Nevenoe a nac'has atao

deski lenn ha skriva. Ha koulskoude Erispoe a oa eur paotrig mat anezañ, lemm ha digor e spered... Beva ' raent hep soñjal en amzer da zont. Sell hizio petra eo deut da veza o gourvibien ! Nann, feiz, e gwirionez, ne garañ ket marevez teñval-se hon istor baour. Warog hel lavare gwechall : « Eur Gall beo, eur Brezon maro ». Goap a c'hoarzed eus komzou an hini koz, o soñjal e oa hon tadou tud gouez ha diseven. Gwir en doa koulskoude.

AN TASMANT. — Karet em bije beva er c'houlz-se, pa oa lakaet ar varzed war ar renk kenta, ha pa rene ar c'haniri war lez ar vrientinien.

NEVENOE. — Ar varzed-se ne ouient nemet kana meuleudi d'o mistri, skuiz ouz o c'hlevout. Ano ebet ganto eus ene ar vro, klevout a rez, ano ebet eus ene ar vro nag eus perziou-mat hor gouenn. Setu perak eo kouezet rouantelez ar Vrezoned. Hep an Normaned e vije kouezet heñvel. Kalz pelloc'h, kanvedou ha kanvedou diwezatoc'h, e krogo gwir varzed da gana, ar varzed giz-nevez a garañ c'houek. Ar re-se, mab, ne ganont ket evit eur mestr, evit ar bobl ne lavarañ ket. Ne veulont ket trec'h eur Brezon war eur Brezon, evel e oa ar boaz en amzer va yaouankiz. Ar vro ! Setu o ger-stur. Unan anezo a lugern e ano dreist e genvreudeur : Bleimor. Hennez a oa Brezon !

AN TASMANT. — Brezon gwerzet d'an estren ! Biskoaz n'en deus Nevenoe kinniget e vuhez na nerz e zaouarn d'an enebour nemet evit e douella e vije. Biskoaz n'en deus saotret e c'hennou oc'h embann e kare bro ar Gall gwelloc'h eget e hini-heñ. Daoust hag hoc'h eus klevet e « Bedenn ar Gedour » ?... Tristat pennad !

NEVENOE. — Ac'hanta ! Piou out-te, peogwir ec'h anavez ken mat va barz muia karet ? Breur pe genderv ez out d'ezañ ?

AN TASMANT. — Me eo Bleimor an hini eo.

NEVENOE. — Deus etre va divrec'h, mabig, me ' zo Nevenoe !

(En em starda a reont... pa tibouf soudenn an Ao. Lagadhouarn, daou archer gantañ ouz e heul).

LAGADHOUARN. — Voici mon rôdeur ! Il est avec un compare... Ce sont eux ! Gendarmes, empoignez-les !

GOUEL

EVIT ACHUI

Kement a deu da heul a zo bet tennet dre laer diouz « Ma journal intim » an Ao. Lagadhouarn, skrivet gwech e galleg, gwech e brezoneg, pe zoken e saozneg, pa vez « kristion dimeuz ar vreudeur tramor. »

« ...Na jijonjin jamez an fôl-ze. Ar vro a voa kazi ravajet gand daou fenean estranjour, pere ho noa lakeat ho c'hrabannou war meur a dra : legumachou, yer, poussined, lapined, patatez hag all. Me an hini e an eus sturiet (chethu eur gir chic avat) an archerien betek ennhê, en-pad ma voant o klask nim guzal barz koajou kichen kear. Eur joa istoun e voa zavet ennhon, abalamour ma moa rantet eur zarvich distinget da ma bro me. Chiouaz, na badaz ket pell ar zantimant ze ! An archerien ho noa kroget neuse barz en daou zen, hag a voamp eat kwit hon peump etrezek ar prizoun. Mez, pac'h arrujomp dirak an nor vraz, an daou laer a zisparissaz vel daou dasmant, en eun tol zoudenn. Pfuitt ! Na jomaz nentra anê, nemed eur voguedik o rodellat. Ken sabatuet a voan evel ar paour keaz gendarmet, pere a zigore ho c'hinou, o sellet oc'h ar chadennou goulo, chomet ispill deus o zaouarn. Goal fall eo an tol evidoun. Ma mignon F..., ar marc'hadour patatez, a zo paouez lavaret din gir ar zituasion : Mon vieux, c'est la rosette qui te passe sous le nez ! Faudra trouver autre chose. — Gwir a lar, fidamduellé ! Ha ma skrivchen eul leor braz evit lavaret drouk enep ar Breizataoïstet ? »

DIWEZ

O. M.

UNE LETTRE

Vannes, le 15 juin 1937.

Keneil Olier.

Je te remercie de m'avoir fait lire, avant de le remettre à l'imprimeur, le texte de ta saynète : *Distro an Anaon*.

Je l'avais déjà lu. Ça remonte aux beaux jours — peut-on dire qu'ils sont complètement révolus ? — où nous étions gueux, mais optimistes, parce que jeunes et pétant de santé, où le « Gorsedd-Digor » de Jakez Riou faisait des étincelles et alimentait la polémique dans le camp des militants de la langue bretonne.

J'ai été heureux de retrouver cette petite fantaisie que je croyais égarée ou classée dans les oubliettes. Heureux d'apprendre qu'au su du réveil d'une vieille lâcheté que l'on voulait oublier, tu avais cru opportun de la publier à titre d'avertissement et de divertissement. Je ne suis pas bagarreur pour un sou. Au contraire, je serais un sportif à la manière du français Tristan Bernard, lequel aime voir boxer les autres. Comme lui, c'est un coupable mais reconfortant plaisir que j'éprouve devant une rencontre « pour de vrai », dût le cassage de figure s'ensuivre.

Ceci pour te dire que je crains bien que tes « Anaon » ne regagnent pas le Tir-na-n'og celtique, sans s'être fait accrocher par des « personnalités » — qui, elles, font des personnalités — et qui se seront senties visées dans ton papier.

La susceptibilité bretonne est un fait. J'y ai réfléchi souvent. Je suis arrivé à cette déduction : c'est une vertu d'être sensibles, mais faibles, ou si l'on veut d'hommes qui souffrent de n'être pas appréciés à leur valeur. Mais, que diable, à qui s'en prendre sinon à eux-mêmes, velléitaires qu'ils sont ? On ne conquiert pas l'estime ou l'admiration du public avec des essais de réalisation. Tout n'est pas de croire que l'on a du talent.

Il faut le prouver par des œuvres qui se tiennent. Oui, mais voilà ! Les œuvres qui se tiennent, ça exige du travail : non pas le coup de collier irrégulier, mais la continuité dans l'effort. Constatons, pour le déplorer, que nos *brezonegerien* — exception faite de cette prodigieuse exception que constituent Roparz Hémon et une petite demi-douzaine d'autres — nos écrivains bretonnants donc sont surtout des spécialistes du coup de collier. Le plat, le bâclé, le superficiel leur suffisent.

Seulement, il y a le lecteur. Nous, les braves convaincus, qui payons. Cette littérature ne nous suffit pas. Nous le proclamons et... le « brezoneger », loin de rentrer en lui-même, de rechercher les causes de son discrédit et de se soumettre à un entraînement sérieux pour affronter la concurrence... et le public, il nous traite de contempteurs de la langue bretonne et d'individus payés — ça, on me l'a dit, personnellement — pour poignarder le breton dans le dos. Des susceptibles ?

Des pisse-vinaigres, disait Jakez Riou, des distillateurs de fiel, à défaut de poésie ou de beaux vocables disposés avec art.

Mon point de vue est que le breton n'est le monopole de personne. C'est un instrument d'expression que l'on peut aimer d'amour, et perfectionner assurément. Mais c'est affaire à chacun. Sans que le fait de « faire du breton » t'oblige à te solidariser avec qui que ce soit, sous le prétexte que celui-là aussi « fait du breton ».

Je vais plus loin. C'est accomplir une œuvre de salubrité que de dénoncer, de moquer les gâcheurs et autres faux apôtres de notre langue. En tout cas, d'exercer à l'égard de leurs écrits le droit de libre critique.

Tu t'étonneras, sans doute, que la lecture de ton « *Distro an Anaon* » me fasse écrire des propos si proprement en dehors du sujet. Ils s'y relient pourtant. Ton héros principal porte la marque de « l'ignorance ». Et il écrit, comme il « sait », c'est-à-dire mal, hélas ! Et, comme tous les ignorants, il est prétentieux : belle « vertu » des écrivains bretonnants encore, que la prétention ! Je te dis que tu peux fourbir ta plume pour parer aux coups « en vache » que ta saynète va te valoir !

Je te parle en connaissance de cause. L'effarant, cocasse et très travaillé — en dépit de sa facilité apparente — « *Gorsedd-Digor* » de Jakez Riou, m'a édifié sur la façon de polémiquer en honneur chez certains bretonnants. Naturellement, tu feras comme Jakez Riou. Il avait écrit son livre dans la joie, une joie robuste et saine. Avons-nous pu rire au fur et à mesure qu'éclouaient les « gags », dans les bistrots de Brest, ou en briquant les pavés, côte à côte ! Il reçut allègrement les coups de boutoir. Bien entendu, il y riposta avec cette verve que tu lui connaissais...

...Et, s'étant désolidarisé publiquement, par son « *Gorsedd-Digor* », d'une certaine camarilla bretonnante, il continua à faire du breton, pour son plaisir. Des poèmes, des contes, des traductions, — j'ai là, notamment, de longs fragments du « *Lazarillo de Tormes* », aventures piccaresques traduites directement de l'espagnol — et des comédies. Je te cite, par exemple, « *Dogan* » ou *le Cocu*, bouffonnerie très personnelle que lui inspira la chute à l'aube du 7 août 1932, à Rennes, du monument de l'Union de la Bretagne à la France.

Mais je pense surtout à « *Nominoé-oé* », dont l'idée te revient (1), au long duquel son souffle, qu'il avait puissant, se répand avec une ampleur généreuse. Ici encore, il reprend, à rebrousse-poil, le thème de « *Nominoé* », le roi breton, vainqueur de l'empereur Charles-le-Chauve, et créateur de la Patrie Bretonne. Loin de chausser le cothurne et de brandir l'encensoir, il nous fait revivre la « corvée » que constituait pour le brave populo de Redon la réception officielle du Chef Vainqueur. L'évêque a bien du mal à arracher les gars de la « *Brigadlklak* » aux bistrots du bourg, et finalement *Nominoé* fait faux bond...

Et voilà ! Après avoir raillé la langue bretonne en la personne de certains de ses bardes, M. Riou s'en prend à l'une des gloires les plus indiscutées de l'histoire de Bretagne...

Eh, oui !... Mais il s'agit de s'entendre. Jakez, loin de plaisanter la langue bretonne, l'a réhabilitée : 1° par la sincérité,

(1) Pas entièrement. J'avais un jour montré à Riou un projet de pièce burlesque, dont le thème était l'entrée de *Nominoé* à Redon ; mais je n'en avais rédigé que la première scène. Riou trouva l'idée « crevante » et me prit mon papier pour en faire quelque chose. On verra bientôt l'œuvre très personnelle que lui ont inspiré les quelques lignes que je lui donnai. O. M.

la pureté simple et la beauté de ses propres écrits ; 2° en la débarrassant de cette cour d'amoureux aussi stériles qu'encombrants et compromettants.

Pour *Nominoë*, c'est un peu la même chose. Ce pauvre roi, comme le moine Konvoion, sont bien près d'étouffer sous le culte inefficace que l'on rend à leur mémoire. Ils sont tabous, certes ! Mais de plus, on n'a le droit de parler d'eux qu'en style de vie des Saints. Exactement le style qu'il faut pour te dégouter d'être un saint... et de t'intéresser aux faits et gestes de Nominoë.

Jakez, lui, a pris ses héros tels qu'ils étaient, plus vraisemblablement : plus occupés par le prix des beurres et œufs que par la répercussion de la victoire de Ballon... Plus soucieux d'échapper aux gendarmes, empêcheurs de danser en rond, que de faire au Vainqueur, dont ils ignoraient l'existence, une réception triomphale.

Mais à travers les péripéties, étincelantes d'humour cocasse et traversées d'éclats lyriques, se profile, puis se précise, mystérieuse, très haute, très belle, la personnalité du Chef. Le Chef, que seuls les simples, les cœurs purs, ont reconnu. Et ce sont les oiseaux du ciel qui racontent la victoire qui libéra la Bretagne. Je dis les oiseaux du ciel, et non le pauvre « barz-kloareg » qui s'essoufle à la poursuite de ses rimes.

Voilà l'œuvre que l'on imputera à Jakez Riou à crime de lèse-histoire bretonne...

YOUENN DREZEN.

STUDI HAG OBER

C'est seulement au moment de mettre en page que nous recevons le troisième exemplaire de la jeune revue des théologiens catholiques bretonnants : *Studi hag Ober*. Nous n'avons ni le temps ni la place, malheureusement, de consacrer à cette remarquable publication l'étude qu'elle mérite. Disons seulement que c'est pour nous un grand réconfort de voir ceux qui seront demain l'élite de l'église bretonne s'engager dans une voie aussi authentiquement nationale et faire preuve d'une maîtrise aussi sûre de notre langue littéraire. *Studi hag Ober* constitue déjà un des centres de culture où la pensée bretonne s'élabore avec son génie et son accent particuliers. Nous y reviendrons.



Menhir christianisé
à St-Duzec-en-Pleumeur

Cliché Harmonie, St-Brieuc

Racisme et Paganisme

■

Nous avons accepté de publier la lettre qu'on va lire, pour contribuer à faire la lumière sur une accusation lancée ouvertement par la voie de la presse, contre des Bretons authentiques qu'on a cherché à faire passer pour des disciples des plus fumeuses théories étrangères. Nous laissons bien entendu à Breselgar la responsabilité de ses opinions.

Monsieur le Directeur,

Je ne vous demande pas l'hospitalité de vos colonnes pour faire du prosélytisme. Mes amis et moi sommes peu soucieux de publicité et nous n'ambitionnons aucunement de détourner nos compatriotes de leurs convictions religieuses les plus chères. Mais enfin nous existons, et il nous est désagréable qu'on cite les noms de MM. Rosenberg ou Ludendorff lorsqu'il est fait à nous une allusion plus ou moins calme. Nous demandons à « Stur » de nous permettre de dire brièvement ce que nous pensons, afin qu'à l'avenir si l'on désire nous critiquer, ce soient nos idées et non celles des voisins qu'on attaque.

Nous nous soucions peu de ce qui se passe en Allemagne, du nouveau Kulturkampf du III^e Reich, de la critique du christianisme par certains philosophes qui n'arrivent pas à définir la « foi allemande », des élucubrations d'un romantisme aggravé de M^o Mathilde Ludendorff, ou des érucations anticléricales vulgaires de M. Streicher. Que les Allemands conservent ou rejettent la parole du Christ, c'est leur affaire. En tout cas, nous tenons à dire, et si on

nous le permet nous le montrerons, qu'aucune des nouvelles positions professées Outre-Rhin ne nous donne satisfaction.

En matière de religion, les Celtes ont un passé trop rempli pour avoir besoin des suggestions des autres peuples. S'il est un domaine dans lequel nous nous sommes exprimés, c'est bien celui-là. Et je pense être d'accord, ce disant, avec les écrits les plus connus du directeur de cette revue.

On a de fortes raisons de croire que les premiers Germains qui sont descendus de Scandinavie et du Schleswig en direction de l'Elbe et du Rhin, ont emprunté leurs premiers éléments de culture aux Celtes qui peuplaient alors ces régions, et notamment leur religion. Nos sources ne peuvent donc pas se trouver au Nord, d'autant plus que des indices non négligeables nous laissent à penser que les Celtes eux-mêmes devraient la philosophie druidique à la race préhistorique qui a élevé les alignements mégalithiques. La péninsule armoricaine est de toute évidence une des terres sacrées du globe, où dès l'âge de pierre, s'est manifestée la foi la plus haute dans le Tout-Puissant.

Cette constatation donne au christianisme sa véritable importance dans l'histoire de notre pays ; il représente la dernière en date des manifestations de sa foi en Dieu ; il ne signifie rien de plus. On ne peut pas tirer argument de la facilité relative avec laquelle il s'est répandu parmi les peuples celtiques. L'Eglise ne nous a pas conservé les relations des résistances qu'elle a dû vaincre et nous soupçonnons qu'en Irlande notamment elles ont été obstinées. Cependant des évangélistes prêchant l'oubli des injures, la charité, le dédain des joies terrestres, devaient à la longue trouver une oreille attentive chez les Celtes parce que ceux-ci depuis déjà plusieurs siècles étaient en décadence. Au temps des grandes migrations et de l'Allia, les missionnaires auraient rencontré chez eux les mêmes répugnances farouches que cinq siècles plus tard ils devaient trouver chez les Germains, restés forts et belliqueux. La décadence des Barbares germaniques est venue quelques mille ans plus tard que celle des Celtes et c'est à sa faveur que le Christianisme s'est répandu parmi des tribus lasses et incultes. L'Eglise a bâti son temple sur les ruines du monde barbare ancien.

En attendant, l'expression « Un vrai Celte » ne peut faire allusion qu'à un type pré-chrétien. Lisez cet admirable livre des *Skelta* qui devrait être la lecture de chevet de tout Breton racé. Lisez les légendes irlandaises. Le celtisme, c'est le paganisme ; ensuite, vient tout autre chose : le Christianisme celtique, tel qu'il apparaît notam-

ment vers la fin du cycle gallois. Enfin, notre forme et notre sentiment particuliers du christianisme sont eux-mêmes déracinés par l'effort patient qui va des moines du XII^e siècle aux missions jésuites du XVIII^e et du XIX^e, pour expirer sur la route de Lourdes et de Lisieux.

« Germain » aussi veut dire payen, et c'est là que nous nous rejoignons. Mais, nous Bretons, avons sur eux la supériorité d'une tradition payenne hautement religieuse, qui est tout autre chose qu'un stérile procès du christianisme. Le paganisme traditionnel du peuple breton est toujours vivant dans les âmes, s'il ne lui est plus donné de pouvoir s'extérioriser. On parle encore de la foi bretonne ; on ne parle ni de la foi auvergnate, ni de la foi anglaise. Il n'est jamais question que de la foi catholique en France, en Suisse ou en Normandie. Notre foi n'est « bretonne » que parce qu'elle charrie des éléments originaux étrangers au catholicisme et qui sont à peine déguisés par lui. Lisez notre « Légende de la Mort ». Ecoutez Emile Masson (1) :

Le christ breton n'est pas ce Jésus de décomposition latine, blême, fardé, joaillé, qui pleurniche dans les sacristies, comme un pleutre ou comme un hypocrite. C'est Jésus-Faune, amant de la Nature et de la Beauté ; ses saints, dit Renan, sont plus druides que chrétiens. Rustique et barbare, dieu de laboureurs et de matelots, il chante à pleine gorge par les landes et par la mer grande. Dieu des étables, des bêtes, des moissons, du cidre et de toutes les ivresses de la terre ; dieu fou aussi, dieu de tempête, de colère et de sang : Nul dieu n'est plus tendre, plus doux, plus pur au cœur de nos vierges et de nos héros, reines et conquérants de ciel. Dieu d'aventure et de vaillance, de justice et de liberté, avide d'amours et d'exploits fabuleux, il émerveille tous les artistes du monde ; et la mort est pour lui l'Aventure suprême.

Quand on parcourt une anthologie des poètes bretons depuis cent ans, ou une histoire du mouvement breton depuis cinquante ans, on est frappé de la place qu'y occupent le souvenir et la hantise de notre vieux paganisme celtique. Etrange est l'écho qu'à trouvé en Bretagne cet homme extraordinaire qu'à été le Gallois Iolo Morganwg, transcrip-teur des anciennes triades. De Jean le Fustec à Yves Berthou, deux générations bretonnes ont tenté, sous des travestissements puérils qui se croyaient prudents, de ressusciter le culte druidique. Le dernier livre que nous a laissé Berthou avant de mourir, « Sous le chêne des Druides », révèle un besoin profond de revenir à une

(1) Les extraits d'Emile Masson qu'on va lire sont extraits d'*Antée*, brochure publiée en 1912, chez Toullec, à Guingamp.

pensée religieuse purement celtique, dût le renoncement au christianisme, ou un schisme être le prix de ce retour. Mais les braves gens du Collège des Barbes manquèrent de confiance en eux ; ils n'osèrent jamais attaquer le fond du problème. Ils restaurèrent un rite, non une foi. Emile Masson, le génial Ewan Gouesnou Brenn, qui s'intitulait Socialiste faute de trouver un autre vocable qui put traduire son non-conformisme prophétique, eut le courage de vider son cœur. Permettez-moi de citer quelques unes de ses remarquables paroles :

Les faux-monnayeurs de la presse et de la politique jouent avec eux, notre vie et la destinée de l'homme. Leurs palais et leurs basiliques, à la gloire de Dieu et de la Patrie, ne sont que des cavernes de voleurs ou des cirques de saltimbanques. C'est dehors, sur la terre nue, sur la terre battue de nos chaumières, que le vrai peuple campe, et qu'avec lui veille la patrie et les vrais dieux.

Mille fois anéanti, mille fois le Breton resurgit, invaincu. Comme si chaque Breton possédait en soi seul toute la divinité et toute l'âme du pays.

Il y a déjà là nettement pressentie cette idée essentielle du paganisme, que la totalité de la Création est Dieu, que chaque homme est Dieu, que l'âme et le corps sont un, en un mot que l'homme et la terre qui le porte ne peuvent pas être opposés à une personne divine. Masson le dit encore :

Que... le jeune Breton soit un héros, un homme sincère, fidèle à sa race, *eur Gwir Vreton*, c'est-à-dire *Eun Den, un Homme* : la chose la plus formidable et la plus mystérieuse, la plus divine qu'ait porté la terre.

Plus loin encore :

Mais surtout que (vos maîtres d'école) bannissent à jamais loin d'eux la culture franco-latine, livresque, savante, mensongère et niaise. Qu'elle fasse place à l'athlétisme du corps et de l'esprit, à l'antique culture réaliste et héroïque des Celtes, celle des faits et des actes ; celle des champs, des ateliers, des marchés, de la mer ; celle des quotidiennes batailles contre les démons de la nature et de l'homme. Notre terre de Bretagne est la terre natale des héros. L'histoire, féroce pour nous, n'a pas enregistré tous leurs noms. Il en est trop dont nulle mémoire n'a gardé le souvenir : ils sont cependant l'eau et le feu de nos existences spirituelles et matérielles.

Tout y est : la réhabilitation du corps, le combat pour la terre et non pour le ciel, l'exemple des héros et non les vécus du moralisme. Enfin cette invocation :

Seuls les forts méritent la vie, individus ou peuples. Soyez

un peuple fort : faites la Bretagne riche et puissante ; rendez-la forte de l'imbrisable faisceau de vos énergies...

Elle tend bien à substituer l'idéal de la force à celui de la vertu, et la notion de responsabilité à celle de la faute. Il est évident que nous voyons ces choses-là aujourd'hui avec plus de clarté et plus de certitude, mais quand on songe que Masson a écrit *Antée*, il y a vingt-cinq ans, on se sent fier d'être Breton, et l'on n'a point besoin d'aller chercher M. Alfred Rosenberg qui est arrivé bien après.

De son temps, Masson a été incompris et on l'a étouffé par la conspiration du silence. Nous reconnaissons en lui notre premier inspiré. Avant lui, il y a eu d'autres grands Bretons dont la pensée philosophique, pressentant celle de Frédéric Nietzsche, nous a faits ce que nous sommes. Pour qui sait les lire, les « Souvenirs » d'Ernest Renan, par exemple, sont d'une extrême importance. A l'aube des temps modernes, le Breton Ab Elar et le Gaël Dun Scott ont ouvert les premiers sillons.

Je ne sais, Monsieur le Directeur, si j'ai donné une idée du paganisme breton, en tant que Foi en Dieu, à ceux de vos lecteurs qui n'avaient jamais entendu parler de la question et qui seraient tentés de confondre racisme avec paganisme ; car j'imagine qu'on peut être raciste convaincu sans adopter nos conclusions religieuses. J'ai surtout voulu montrer que si nous sommes ce que nous sommes, et quoiqu'on puisse penser de nous, c'est parce que nous sommes Bretons et, dans notre idée, plus Bretons que quiconque.

Sincèrement, nous ne désirons pas faire du tort à la foi catholique dans notre pays. Notre philosophie est un fait strictement individuel et des opinions comme les nôtres ne sont pas faites pour la foule. Si l'on n'est pas en mesure de remplacer une règle ferme par une autre règle aussi ferme, on engendre l'anarchie et le désordre là où l'on a détruit sans rien apporter en échange. Nous serions embarrassés d'enseigner une religion payenne. Dans ces conditions, un affaiblissement du catholicisme n'aurait d'autre résultat qu'un dérèglement général, et une déchéance encore plus grande de notre peuple. Nous ne le souhaitons pas. L'Eglise pourrait encore remplir un grand rôle en Bretagne si elle répudiait la mesquinerie qui a atteint la religion comme le reste, si elle revenait à la *foi bretonne* et à l'esprit héroïque des croisades.

Les Catholiques, si nombreux chez nous, auraient donc tort de nous considérer comme des ennemis à repousser. Nous sommes avec eux les adversaires de l'athéisme, et nous pensons que l'union de tous les vrais Bretons est plus nécessaire mille fois qu'une petite guerre de religion. Mais notre paganisme doit être admis comme un fait et un fait honorable. Si les héros celtes qui luttèrent contre les Romains revenaient parmi nous, leur refuserait-on nos rangs ?

BRESELGAR.

N. D. L. D. — *Nous sommes heureux que cette lettre, dont nous louons la sagesse, nous fournisse l'occasion d'une brève mise au point. Que certains nationalistes bretons rompent avec la foi chrétienne, c'est affaire de leur conscience et ils ne seront pas les premiers de nos compatriotes à manifester une indépendance philosophique jusqu'ici parfaitement admise au sein du mouvement breton. Mais il ne saurait être question qu'un paganisme, même d'inspiration cellique, soit proposé comme base au nationalisme breton. Nous avons, naguère, avec juste raison, protesté contre la prétention de certains catholiques à faire de l'idée bretonne leur chose ; nous entendons préserver aujourd'hui notre principe national contre de nouvelles confusions. D'autant plus qu'il ne nous paraît pas que la foi payenne elle-même soit autre chose pour encore qu'une tendance assez confuse. Il y a le paganisme Nietzscheen, mais il y a aussi le Druidisme qui pose la primauté de certaines valeurs spirituelles. Les « payens » ont-ils seulement choisi leur voie ? Il est permis d'en douter, et le mieux est sans doute de garder tout son sang-froid devant une évolution qui est loin d'avoir atteint son point de fixation.*

Notre conclusion sera celle-ci : ne divisons pas la Bretagne sous prétexte de la rendre plus forte... ou de la préserver d'un danger ! Maintenons une rigoureuse union sur le terrain national.

IMPRESSIONS NORDIQUES

Pour les Français, l'idée d'un monde nordique est inséparable d'un tableau de neige. La baie de Stockholm croûlante de fleurs et de frondaisons sous son éclatant ciel de juin, les étangs finlandais fumant sous le soleil au milieu de forêts roussies par l'été sont d'un nordisme inadmissible pour qui Nord veut dire Ours blanc.

Ceux qui pensent que Bruxelles et Fribourg sont des cités latines, parce qu'ils y ont entendu parler français, ne voient pas en Rouen, avec ses aiguilles de pierre et ses pignons de bois, ses paysans au poil blond et aux joues roses, une métropole nordique qui agonise. Ils ne veulent plus se souvenir, ils ne comprennent plus que le Nord descendait jusqu'à Chartres et jusqu'aux burgs du Charolais. Pour eux, Hambourg n'est pas nordique, mais « boche » comme Munich. Parlez-nous des rennes et des Lapons !

**

Il y a le nord où il neige ; il y a le nord où il pleut. Brest et Dublin, où les mimosas poussent en pleine terre, ne sont pas des pays latins. Le mot Nord doit se juger et prendre sa place par rapport à la Méditerranée et non par rapport à Reims ou à Gand. Son sens et sa valeur ne doivent pas être restreints géographiquement, ni diminués moralement. Nord ne signifie pas un pittoresque de croisière au Spitzberg, mais un passé épique et un génie lyrico-plastique qui ont dominé l'Europe pendant mille

ans, une famille de peuples, une culture qui vient et une foi qui grandit. Il y a eu et il y aura un monde nordique, comme il y a eu un monde romain, comme il y a un monde musulman.

**

D'Arbois de Jubainville signale l'identité de civilisation des Celtes et des Germains aux V^e et IV^e siècles A. J. C., prouvée par un énorme vocabulaire commun. Hubert pense que tout le celtisme a compénétré et influencé tout le germanisme.

L'histoire ne révèle aucun conflit entre un bloc germanique et un bloc celtique. Il y a eu d'une part d'incessantes luttes entre tribus voisines et rivales, quelque en fussent la langue et l'origine ; et d'autre part à plusieurs reprises, la descente massive des derniers bancs nordiques restés purement barbares, vers les terres plus clémentes de leurs frères de race émigrés avant eux vers le Sud ou vers l'Ouest.

Les Bretons insulaires doivent se défendre aussi bien contre leurs frères celtes les Pictes, restés belliqueux et cruels, que contre les Saxons. Sous Cadwallon, ils n'hésitent pas à s'unir aux Saxons de Murcie contre les Angles de Northumbrie. Les Gallois avant de résister aux envahisseurs de l'Est versent leur sang contre les Gaëls qui leur arrachent une province. Plus tard, on voit les Scandinaves prendre part comme alliés aux rivalités des Irlandais entre eux, comme on verra les Danois faire la guerre aux Anglo-Saxons et les subjuguier, comme on verra aussi des Francs alliés aux Bretons d'Armorique contre d'autres Francs.

Mais bientôt, ce n'est plus leur impétuosité naturelle qui oppose les descendants des Barbares entre eux. C'est en tant que Romains que les Francs de l'Ouest vont porter le fer et le jeu chez les Francs de l'Est et chez les Saxons restés payens. C'est en tant que Français que les Normands vont asservir leurs frères germains d'Outre-Manche. C'est toujours au nom de Rome que les rois francs de Paris veulent soumettre l'Armorique en abattant Dol et que les Anglo-Normands s'attaquent à l'Irlande, bulle du Pape en main.

De nos jours, c'est la frontière romaine que les soldats

bretons vont garder au Rhin ; c'est pour sauvegarder la culture méditerranéenne qu'Oxford anathémise Potsdam, et que Zürich, Copenhague et La Haye se défendent de rien aimer du « boche ».

A l'époque du bronze, qui peut distinguer les Germains des Gaëls ? Comme eux ils portent le kilt ; ils ont les mêmes armes, les mêmes bijoux. L'épée de Thorupgaard, le disque de ceinture de Langestrup, 1. 500 ans avant J.-C., auraient pu être trouvés dans des tombes celtiques. A Oberflacht, dans le sud du Wurtemberg, les meubles qui entourent la dépouille d'un barde alaman du VII^{me} siècle sont garnis de fuseaux d'un travail identique à nos bois de binious, et dont les assemblages et les butées de moulures sont du même esprit que notre ébénisterie bretonne. Les parures et les sculptures norvégiennes : casque de Valsgärde (VII^e siècle), portail de l'église de Vang (XIII^e siècle), les dessins décoratifs des pierres runiques du Jutland (X^e siècle), sont typiquement irlandais. Le schéma de charpente des vieilles halles nordiques est celui des vieilles halles bretonnes. Le Faouët est la réplique de Valtyr Sudmundson en Islande.

**

Il y a une unité nordique dans le sol comme il y a une unité méditerranéenne. Le fjord norvégien est le frère de l'aber écossais, irlandais ou breton. De Molène à Bergen, les mêmes mousses habitent de pourpre et d'or les rocs au dessus desquels tournoient les mêmes oiseaux étranges et nostalgiques. Nos mers sont celles des longues houles et des flots de rêve. Nos ciels, toujours traversés de nuées, ont les mêmes éclaircies triomphantes et brèves. Nous connaissons les pluies glacées, les mois de brume, les étés frais, les giboulées. En Novembre, tous nos pays se ressemblent : arbres noirs décharnés, près d'un vert étincelant, toits aigus, chemins noyés de boue, étangs, inondations, fenêtres bien fermées et cheminées qui flambent.

Nous sommes les peuples qui passons les veillées à boire, à conter, à chanter, pour nous émouvoir le cœur ou pour rire comme des enfants bruyants. De l'est à l'ouest, nous avons un rude appétit, et nous mangeons des pommes de terre, du bœuf, du cochon et du poisson salé.

**

La culture de l'art linéaire : Empire celtique de l'Ere de bronze ; Irlande, Norvège, Allemagne des premiers siècles ; Bretagne moderne. Goût de la stylisation, absence du culte de la matière et de la forme. Nous voulons toujours donner *un sens* à l'œuvre. Kolbe est des nôtres, et non pas Jean Boucher. Renaud est le Breton qui a la meilleure tradition, non pas le naturaliste Quillivic.

Il y a entre les Nordiques des parentés innombrables et jamais signalées. Pourquoi ne trouve-t-on que chez les paysannes hollandaises les couleurs d'un clan breton reculé : le vert, le violet, le bleu de Plougastel ? Des bigarrures vives appartenant toujours à certaines gammes de couleurs sur des fonds sombres sont un trait commun à la décoration populaire des Allemands et des Bretons, qui les distingue de la prédilection slave pour les couleurs criardes sur fonds clairs, et du goût latin pour les ensembles monochromes, les dominantes ou les tons sur tons.

Les bijoux d'argent à volutes que vendent les artisans du Tirol sous le nom d'art « vieil-allemand » sont d'authentiques motifs celtiques connus de tous en Bretagne et en Irlande.

**

Il y a eu le droit coutumier en face du droit écrit, les institutions émanant de la tradition populaire et celles issues de la conquête ; il y a eu l'exemple des héros et l'enseignement des philosophes ; l'architecture d'imagination et celle de raison ; l'art décoratif organique et la décoration surajoutée ; la vie au foyer ou dans la nature et la vie sur la place publique ; le duel et le procès ; les combats pour l'honneur militaire et les guerres pour un bénéfice ; les tournois et les jeux de cirque ; l'amour lyrique et la lubricité, tout le choc du vieux nord et du sud envahissant.

**

Nous avons la nostalgie d'être frères. Nous allons directement à la preuve : le cœur, la race. Les autres n'ont que le souci de briller, pour écraser tout le monde et se faire admirer.

**

Par goût taciturnes et discrets, nous n'aimons pas raconter nos exploits ou nous parer de nos mérites. L'hé-

roïsme simple et sans phrase, l'accomplissement du devoir naturel, ce n'est pas seulement breton, c'est aussi britannique ou scandinave. Nous suivons les films d'aventure anglo-saxons avec cette compréhension intime qui révèle une parenté très ancienne de nature, et des emprunts littéraires et mythiques inextricables.

L'hostilité de l'Irlande contre Londres existe sur un plan qui est dépourvu d'intérêt, si elle est autre chose que l'opposition du guerrier au marchand.

**

Ce qui nous fait : l'amour de l'espèce. Nous jouons avec nos petits comme le lion avec ses lionceaux. Entre le père nordique et le fils nordique il y a d'abord le sentiment du sang. Nos mères ne sont pas des dames de mystère, ce sont nos grandes chères sœurs. Nous avons le sentiment de la famille, de la nature, de l'unité de la création, de l'intimité de cette unité. Nous ignorons la tourbe anonyme du Forum à laquelle s'adresse le général méprisant ou le démagogue méprisable, nous ne nous unissons pas par pure sensualité à la femme sans nous soucier de ses sentiments. Nous sommes liés à un sang et à un cadre physique, hors duquel jusqu'à maintenant nous n'avons pas su nous maintenir. Quelque chose comme Antée.

Nous avons le respect de la femme, et nos femmes le méritent : elles ont collaboré à faire de nous ce que nous sommes.

**

Ce qui nous choque le plus chez les Latins : leur incroyable vulgarité. Une photographie représentant un groupe de notables ou d'officiers italiens : la question est réglée. Dans tous les pays il y a l'aristocratie, elle existe par ses vertus et son type physique, indiscutable. Chez nous elle est populaire. La distinction se retrouve dans le peuple, dans ses manières, dans ses paroles, dans ses regards. Si certaines de nos tribus l'ont perdue, il ne s'agit que de tribus frontières ayant subi une dénationalisation plus que séculaire. La perte de l'aptitude naturelle à l'aristocratie indique chez les Nordiques la décadence, le métissage ou la domination étrangère.

**

Nous avons de grands sentiments en commun : respect de la personnalité d'autrui, parce que autrui nous vaut ; il n'est pas un esclave conquis la veille, dont nous avons massacré le frère et violé la sœur, brûlé la maison et dispersé les enfants. Il est notre cousin et sa dignité est notre dignité. Nous avons tous cette attitude de réserve, cette pudeur des sentiments, cette discrétion dans la douleur, cette fidélité dans l'amitié, cette constance dans l'amour, qui ne sont pas seulement bretons ou écossais, mais nordiques. Sur un autre plan, notre caractère se traduit par l'attachement au droit coutumier plus respectueux de l'évolution, des cas particuliers, des considérations de personnes, — donc de la vie — que le droit écrit et la jurisprudence cristallisés. Nous sommes tolérants : la Bretagne ne révoque pas l'édit de Nantes (mais elle chasse les étrangers au sang, les Juifs) comme plus tard, les Allemands ne massacreront pas les Juifs, ils les exileront ou les contrôleront. Cromwell a massacré des Irlandais, mais pour obéir à la Bible : beau travail de ces écritures. Nous sommes les peuples à Parlements, parce qu'il ne peut vivre de parlementarisme sans honnêteté et sang-froid de la part de ceux qui s'en servent ; les peuples à villes libres, à libertés communales, à associations, à ordres religieux.(1) Nous sommes les peuples essentiellement capables de vivre une foi élevée, et de mourir les armes à la main.

*
**

On n'a pas encore fait l'étude comparée du folklore des peuples nordiques, leurs idées traditionnelles sur l'enfant, le mariage, le héros, la fortune, la mort. On fait des montagnes des traits de caractère qui les séparent, sans chercher à discerner ce que ces différences ont d'ancien, de profond ou d'accidentel. On n'a pas encore osé proclamer ce qui les unit : leurs bardits de guerre et leurs poèmes d'amour.

La traduction en breton du « Chant de la Fleur Rouge » écrit en 1905 par le Finlandais Linnankoski n'offrirait

(1) Nous ne nous dissimulons pas un instant tout ce qui sépare notre conception du nordisme de certains des principes adoptés officiellement par un grand état européen. — J. La B.

aucun péril. Le poème « Gurvan » écrit en 1922 par le Breton Tanguy Malmanche, connaîtra un étonnant succès de librairie dans tout le Nordland, dès qu'on l'aura traduit en allemand. Il s'agit pourtant là d'œuvres modernes, écrites en dehors de tout parti-pris nordique. La race reste la grande maîtresse de l'inspiration littéraire.

*
**

Notre climat rude, en nous enfermant dans le cercle de compagnies choisies sous un toit épais et en nous apprenant la méditation alliée à la nécessité de l'action physique, a développé harmonieusement notre vie intérieure et nos aptitudes à la vie au dehors.

*
**

Il y a les pays où l'on fait des courses de taureaux, où la maison publique est le club douillet de chaque soir et la prostitution une institution consacrée et entourée de bienveillance ; il y a les pays du farniente, de la sieste, des espadrilles et de l'élégance masculine efféminée. Il y a les pays où les femmes honnêtes sont en danger dehors seules ; où les jeunes filles doivent être mises à l'abri de gros murs.

Ce que nous rejetons avec dégoût nous unit aussi fortement que ce que nous aimons en commun.

*
**

Pourquoi serait-il impie que nous ayons entre gens du Nord, les mêmes exaltations de parenté, les mêmes tendresses, que les Français ont pour tout peuple se parant du titre de Latin, que tous les dits Latins ont entre eux, même quand la langue, le sang, le climat, la civilisation et les intérêts les séparent ?

A nos yeux, il y a moins de déshonneur à se rapprocher des gentlemen d'Outre-Manche ou des hobereaux de Prusse, que des rastacouères de Valachie et des mulâtres brésiliens que Paris accueille en enfants prodiges !

*
**

Nordisme, mot ayant le sens de revanche et de lutte, d'accomplissement trop longtemps différé. Il évoque la liberté et la force, la hiérarchie de la vie, le monde mouvant en marche. Il annonce une nouvelle fraternité, celle des maîtres de demain.

J. LA BENELAIS.

P. S. — Un ami qui a lu ce texte, avant qu'il aille à l'impression, m'a écrit : « Tu négliges de signaler tout ce qui nous différencie des autres Nordiques... » Je ne le néglige pas, je l'omets sciemment. Bientôt le temps viendra où nous marquerons entre les Germains et nous les distances nécessaires. Pour encore, notre tâche est de poser une parenté nordique méconnue et niée par toute la culture qui nous a été inculquée. Chaque jour suffit à sa peine. — J. La B.

NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT

Les Rosiers, 9 août 1937.

Mon cher Vieux,

Sans chercher à analyser mon plaisir, je tiens à te dire tout de suite que le numéro 10 de *Stur* m'a fait éprouver un des plaisirs les plus aigus que m'ait procurés la chose écrite.

Stur est une chose forte. Les orteils rétractés, le poignet bandé sur le gouvernail, les capitaines illettrés de Pléneuf montaient ainsi à la conquête des mers du Nord.

Nous n'avons pas été faits par n'importe qui. Je ne serais pas Florian Le Roy sans les paysans qui poussaient la charrue jusqu'au vertige au-dessus de la baie de Saint-Brieuc, sans le Viking qui s'appela Roy et sans le chouan Yves-Marie-Audo, de Moréac, que le Tribunal de Saint-Brieuc condamna à mort par contumace en 1802.

Mon réconfort est d'aller, dans un cimetière marin, écouter, sans chiqué barrésien, la leçon de braves bougres blonds et blancs à qui la qualité de Breton valait toutes les lettres de noblesse pour conquérir le monde. Notre devoir à nous, qui estimons avoir à transmettre un message politique ou littéraire, est de nous resserrer sur la race et de ne pas nous laisser domestiquer par n'importe quel phraseur de meeting. Nous sommes d'un peuple qui n'avait pas besoin qu'on lui apprenne à avoir de l'orgueil, et les gars de Pléneuf, mes ancêtres, s'appelaient jadis les « Glorieux de Pléneuf ».

Je t'écris mal dans la maison des vacances. Je t'ai trouvé jadis trop dur, mais *Stur* déborde de sentimentalité. Il peut donner à beaucoup une raison de vivre à un instant où il faut se prononcer entre tant d'éthiques sans nuances : fascisme ou rassemblement populaire. Comme tu le dis excellemment, « une culture meurt dans le chaos et la pourriture », et faire croire au cultivateur de Penthièvre qu'il doit faire siennes les revendications sociales du mécano de chez Citroën ou de l'électeur vineux de Léon Blum, à Narbonne, c'est neutraliser l'homme.

Mais je voulais seulement te féliciter de la qualité de *Stur*. Et te dire aussi mon amitié, homme sec qui effraye un peu le gros homme que je suis.

FLORIAN LE ROY.

Je remercie F. Le Roy de sa belle lettre, qui lui fait honneur et qui fait honneur à notre revue. — O. M.

NOTRE MONDE

Cette rubrique inaugurée dans notre dernier numéro par une étude de l'écrivain néerlandais Wies Moens, reste, en règle générale, rédigée par des collaborateurs non-bretons.

Le temple de Sion

Entre la rue Cujas et celle des Ecoles, se dresse une bâtisse quadrangulaire, crasseuse à souhait, surmontée d'une tour qui récelait jadis en sa coupole une lunette astronomique.

La cour intérieure de l'édifice est limitée à droite par une façade d'église qui porte l'inscription frontale :

ARMANDUS IOANNES CARD. DUX RICHELIVS SORBONÆ PROVISO
ÆDIFICAVIT DOMUM ET EXALTAVIT TEMPLUM S. DOMINO MDCXLII

Là, assis au soleil sur des marches montant vers une sorte de terrasse, jeunes gens et jeunes filles fument et s'entretiennent avec nonchalance. Et à voir la désinvolture avec laquelle les damoiseaux carressent leurs compagnes, vous ne croiriez jamais être en pleine Université. Mais pourquoi vous offusquer déjà ? Si, à l'heure du crépuscule, vous errez dans les couloirs poussiéreux, si vous gravissez les sombres escaliers de pierre, si, surtout, vous entrebaillez la porte de quelque « groupe d'Etudes », vous en verrez

bien d'autres, à tel point qu'un observateur superficiel éprouverait des doutes sur la vraie destination de l'établissement.

Mais laissons ces jeunes intellectuels : ils rattrapent le temps perdu par l'illustre et malchanceux adversaire de Saint Bernard, et cela vaut mieux pour eux que d'assister à des cours où des cuistres obscurs, représentants accrédités de la culture judéo-latine (dite française), griffonnent, écrivaillent, ratiocinent, compilent, chicanent, objectent, réfutent, infèrent, argumentent, induisent, pillent les textes, coupent en six des cheveux déjà minces, et assassinent le bon sens au nom de la raison.

Lorsqu'un étudiant septentrional assiste à un cours, il ressent l'impression de pénétrer dans un monde hostile, hermétique. S'il a l'esprit sain, il lui faut bien deux ans pour se corrompre au contact de ses maîtres, deux ans pendant lesquels il obscurcit sa pauvre cervelle nordique en l'inondant de clarté française. Il lui faut apprendre à « diviser en trois parties le Héros Cornélien », à ne rien avancer qui ne soit appuyé par certains textes et démontré absurde par d'autres, à prouver que l'humanité s'améliore, à s'extasier devant la finesse des gens du sud, à vomir ses ancêtres et à se faire une gloire de son esclavage. Lorsqu'il est pénétré jusqu'aux moelles des principes sacrés, lorsqu'il a livré les gages de son orthodoxie, on lui confère grades et titres ; il devient « grand prêtre » de l'enseignement et commence à perdre les autres comme il s'est perdu lui-même.

Rares sont les renégats de la secte : on ne laisse s'élever un individu que dans la mesure où l'on est sûr de lui ; et quand bien même une dissidence se produirait, le mot de « peu sérieux », prononcé de bouche en bouche, et toutes les conséquences qu'il entraîne, suffirait à faire rentrer au bercail la brebis égarée. La conspiration du silence est la forme d'excommunication la plus efficace : ces Messieurs le savent bien.

Que nos fils soient donc « Latins » puisque telle est la mode, disons qu'il existe un principe sur lequel leurs maîtres manifestent une intransigeance unanime.

Pour un sorbonnard digne de ce nom, la lumière vient de la Méditerranée. La prédominance culturelle des régions sud-orientales, est le postulat sur lequel repose la science officielle : L'art gothique est d'origine orientale. L'alphabet vient des îles de la mer Egée (Dussand), les caractères Runiques furent empruntés à la Vénétie, car nos pères n'auraient pas eu l'impudence de faire une découverte sans le concours des Méditerranéens.

La littérature du Moyen-Age est retranchée de ses sources germano-celtes, et on ne l'étudie que sous l'angle de ses rapports avec le roman grec, latin et bysantin. Pour que les étudiants n'en aperçoivent pas le sens réel, l'Université, mère prévoyante, a confié son enseignement au juif Cohen (Gustave), qui se charge de leur transmettre un Moyen-Age tout sorbonnard, sans esprit raciste et guerrier, farci de culture Judéo-Latine, de paillardises et de bonnes sœurs en prières. « Nos ancêtres les Gaulois... Notre moyen-âge chrétien... Les fleurs de pierre de nos cathédrales gothiques... Nos Saint-Cyriens aux gants blancs... Le Celte aux yeux rêveurs... » nasille-t-il entre deux gaudrioles devant son auditoire de pécores émoustillées (car le cours de ce Juif patriote est le plus croustilleux de la maison). Mais elles sortiront de l'amphithéâtre avec une haute estime pour les Orientaux qui consentirent à inculquer leurs bonnes manières aux Francs poilus et mal léchés. Elles iront au loin porter la parole du maître.

D'ailleurs, en dehors de quelques philologues étroits d'esprit, les universitaires méprisent les vieux textes, et entretiennent, en sourdine, l'hostilité de leurs disciples contre une étude que ces derniers trouvent déjà trop pénible, n'y étant préparés en aucune manière. Pour eux, la France ne commence à vivre qu'au XVI^e siècle, où le flot des immondices méditerranéens submergea les provinces du Nord, où les divinités incestueuses descendirent de l'Olympe pour souiller une littérature qui cessa d'être nationale et devint « humaine », avec toute la valeur ésotérique attribuée à ce terme, aussi bien par les Jésuites que par les Francs-Maçons, chacun à sa manière. Cette tendance à vouloir ignorer les anciennes civilisations nordiques apparaît dans la répartition des conférences et dans les matières enseignées.

J'ai décrit comment un échantillon représentatif de la Sorbonne concevait la Littérature médiévale : Le même esprit règne partout ailleurs.

Tout se passe comme si un mot d'ordre, suivi par les gens de gauche comme par ceux de droite, prescrivait de n'attacher à l'antiquité Germano-Celte que le moins d'importance possible. Encore n'en parle-t-on que pour en faire une sorte de ménagerie, peuplée par des monstres obtus, brutaux, sanguinaires et débauchés (1) ! Au contraire, des cours abondants honorent la douceur de l'administration romaine et la pureté des mœurs grecques. Loin de moi la pensée d'occire les lettres traditionnelles ! Je les aime

(1) Cf. Les Celtes étaient-ils pédérastes ? d'Arbois de Jubainville.

trop pour leur vouloir du mal, car je puise en elles le plus clair de ma haine contre les résidus de l'Impérialisme et les déchets de l'Hellénisme orientalisé ; je m'élève simplement contre la manière exclusive dont on les enseigne.

Celui qui regarde un tableau des cours ayant lieu à la Faculté des Lettres proprement dite, éprouve la surprise de n'en trouver aucun traitant des langues celtiques (2). Il en existe un de Vieux-Norrois, mais deux d'Arabe, trois d'Hébreux, et trois de littérature Hindoue. Un contre huit, proportion que l'on retrouve partout, quand elle n'est pas encore plus désastreuse.

Les certificats de Philosophie anglaise et allemande ne comportent qu'une interrogation sommaire (à l'oral) d'Anglo-Saxon ou de Vieil allemand. Un agrégé d'Anglais, le plus souvent, n'a jamais lu Beowulf, et ne connaît pas les origines de la langue qu'il enseigne (3).

Mais il y a plus grave : le Collège de France et l'École pratique des Hautes Etudes, ne s'occupent plus guère que des peuples méditerranéens ou asiatiques. On y décèle même une certaine tendance à délaissier le grec et le latin en faveur des dialectes sémitiques ; et comme ces deux institutions donnent à l'Unéindivisible ses directives culturelles, d'ici quelques années, nous verrons Jupiter et ses acolytes déguerpir du Panthéon classique pour céder leur place à Iaveh et Baal Moloch. Les sages de Sion espèrent que bientôt, grâce à l'aide que leur octroient généreusement les Méridionaux et à la complaisance de l'Eglise Catholique Romaine, les petits goïms compileront le Talmud au lieu de torturer Virgile.

Je laisse à vos rêveries le tableau suivant, où les chiffres désignent le nombre de cours (ou de conférences suivies), pour chaque matière :

ECOLE PRATIQUE DES HAUTES ETUDES (Année 1936-1937)

1^{re} et 2^e SECTIONS (Histoire et Linguistique)

Philosophie et Histoire sémitique.....	19
Langue et civilisation grecques.....	18

(2) Le Néerlandais non plus n'est enseigné nulle part. Pour nos bons universitaires, il n'y a pas eu de civilisation Flamande et Hollandaise !

(3) La Faculté des Lettres donne encore, 5, rue de l'École de Médecine, des cours de langue et de Littérature des langues vivantes. Un étudiant peut donc y apprendre l'Anglais, l'Italien, l'Allemand, l'Espagnol, le Danois, le Suédois, le Grec, le Russe, voir le Roumain, l'Arabe, l'Hébreu et Pânini, mais naturellement pas le Breton, que parlent de naissance cent mille habitants de Paris.

Langue et civilisation romaines.....	8
Moyen-Age	6
Sanskrit.....	3
Iranien	2
Thibétain	3
Littérature latine du moyen-âge.....	2
Paléographie latine et française	2
Philologie française (cours techniques sans portée culturelles)	2
Philologie italienne	2
Langue et littérature du Midi de la France	2
Dialectologie de la Gaule Romaine	2
Littérature de la Renaissance	2
Philologie germanique	1
Langues Celtiques (1)	3
Vieux Slave	2

5° SECTION (Sciences religieuses)

Religions Sémitiques, grecque, chrétienne, etc...	37
Religions primitives de l'Europe (c. a. d. Celtiques et germaniques)	1

Les Langues Thibétaines sont donc considérées comme ayant la même importance pour nous que l'Irlandais et le Breton. Je dois ajouter que les cours de Dialectologie de la Gaule Romaine et de Mythologie Celto-germanique sont confiés respectivement à MM. Oscar Bloch et Jean Marx, qui est chargé de choisir les lecteurs de français à l'étranger.

COLLEGE DE FRANCE (Année 1936-1937)

SECTION I (Sciences philosophiques et sociologiques)	
Divers	13
Droit et religion germaniques	1

(1) L'un d'eux est consacré par M. Vendryès à l'explication de textes irlandais et gallois, les 2 autres par M^{me} Sjoestedt-Jonval à l'explication de textes poétiques moyen-irlandais et à l'enseignement d'éléments de l'Irlandais moderne. Encore une fois pas trace du breton, langue celtique vivante d'un million et demi de citoyens français. La volonté d'étouffement est éclatante. Aux Hautes Etudes, un Breton peut étudier des textes peuls, et l'éthymologie chamito-sémitique, il a le loisir de flirter avec l'éthiopien et de se plonger dans la *gacda* de Khala-fal-'ah'mar, mais il a paru hors de cause qu'il puisse s'intéresser à la langue de son père et de sa mère.

SECTION II (Sciences historiques, philologiques et archéologiques)

Peuples, civilisations et langues Sémitiques	8
Orient chrétien	2
Langues et civilisations asiatiques	6
Grèce	2
Rome	2
Littérature latine du Moyen Age	2
Littérature française du Moyen Age	2
Langues slaves	3
Divers (Préhistoire et Temps modernes)	10

La même remarque s'impose que pour l'Ecole des Hautes Etudes : le seul cours relatif au monde nordique est attribué à un fils d'Israël.

Mais il y a mieux : à l'école du Louvre, les cours se rapportant aux pays sémitiques sont au nombre de 7, de 5 pour l'Asie, de 3 pour la Grèce et Rome et de 1 seulement (!) pour le Moyen Age. L'Art de la Renaissance et les Arts Modernes arrivent en tête avec huit séries de conférences.

Certes, ceux qui s'intéressent aux poésies de SALOMON-IBN GABIROL, aux recherches sur le NAHJ AL-BALAGHA, à la traduction du ÇARDULAKARNAVADANA ou qui veulent à tout prix savoir « si le Judaïsme du second temple est une religion syncrétiste », ceux-là passent des heures agréables dans l'Université. Mais celui qui a l'impudence de vouloir s'initier à la langue, aux usages et à la religion de ses ancêtres, hors de la portée d'un nez israélite, celui-là n'a qu'à travailler seul, à moins qu'il ne préfère bati-foler sous la grosse horloge de la cour (1).

*

**

La grande majorité des maîtres ne se rend pas compte de rôle qu'on lui fait jouer. Esclaves d'habitudes intellectuelles tyranniques, c'est avec plus d'inconscience que de

(1) Il convient de mentionner encore l'existence de l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes, où l'on apprend à distinguer l'arabe littéral de l'arabe oriental, et du maghrébin : où l'on s'imbibe d'Amharique et se gargarise de persan. Un Breton qui rentrera dans son pays incapable de converser avec les paysans de son entourage, aura eu tout loisir pendant son séjour à Paris d'apprendre tous les raffinements de la langue mandingue, et de ses dialectes *malinké*, *dioula* et *bambara*, sans parler du reste ! Soyons nègres, mais pas bretons !

veulerie qu'ils suivent un petit groupe d'Initiés. Car il faudrait une belle dose de jobardise pour rendre le seul hasard responsable de l'état où se trouve l'enseignement officiel.

L'Université laïque de la Troisième suit de son plein gré les traces des anciennes congrégations enseignantes. Partout où pénètre l'Eglise Romaine, elle n'hésitait pas, dans l'intention de déraciner le paganisme, à détruire les monuments qui auraient pu renseigner les chrétiens futurs sur la foi et les mœurs de leurs ancêtres (1).

Enfin, elle enseignait ensuite, aux jeunes gens distingués, à baragouiner leur latin culinaire, jetant les premiers fondements de la culture classique. Chose étrange, un moine qui aspergeait d'eau bénite une pièce où le nom de Wotan avait été prononcé, n'hésitait pas à faire traduire à des gamins les pires obscénités de la poésie latine ! Cette contradiction apparente s'évanouit si l'on pense que les missionnaires de Rome ne faisaient que suivre les traces des Légions.

Ainsi, dès les premiers siècles de la chrétienté, le prosélytisme des missionnaires se doubla d'une conquête culturelle. Pendant tout l'ancien régime, le clergé, qui tenait en main l'enseignement, ne cessa d'imprégner les pays celtiques et germains de la néfaste culture méditerranéenne.

L'esprit nordique s'endormit. Les révolutionnaires se gardèrent bien de le réveiller, ou plutôt n'en réveillèrent que le strict minimum compatible avec leurs projets bellicieux. Leurs chefs, Initiés au Secret, savaient qu'il serait l'obstacle insurmontable, entre eux et la réalisation de la République Universelle sous protectorat israélite (en attendant mieux).

Les autorités républicaines se trouvent en face d'un problème analogue à celui qui se posait au clergé du temps où il dirigeait universités et collèges. Elles le résolvent de la même manière. Grâce à elles, l'esprit judéo-méridional règne sans partage sur la Sorbonne. Elles découragent les étudiants de sang germanique ou celtique qui ressentent l'envie de connaître leurs origines, mais elle assure l'invasion et le triomphe des pires Orientaux, en créant une multitude de cours, où des professeurs juifs rampent sur les prophètes aux frais des contribuables Aryens. Elles font de nous, sur les bords d'un fleuve qui fut celtique et franc, les fidèles malgré eux d'un nouveau Temple de Sion.

(1) Ainsi périrent la plupart des inscriptions Runiques, les manuscrits Celtiques et Aztèques. Ainsi périssent aujourd'hui chaque jour les archives indigènes en Afrique, en Chine, en Malaisie.

Mais les dirigeants de la science officielle savent que leur fin approche. Ils ont beau ne pas lire les ouvrages étrangers qui vont à l'encontre de leurs théories, et ricaner lorsqu'on leur en parle, l'histoire s'est remise en marche sans demander leur avis. Elle s'apprête à les disperser comme fétus de paille au vent. Ils voient venir le moment fatal, s'énervent, montrent leur jeu avec imprudence, soulèvent les soupçons des plus naïfs. De jeunes racistes se rencontrent de tous côtés, dans l'ombre même des murs qui abritent leurs élucubrations et chacun d'eux constate avec une surprise joyeuse qu'il était parvenu seul aux mêmes conclusions que ses nouveaux frères. Signe des Temps !

Le Crépuscule de nos Dieux sera suivi d'une brillante Aurore !

G. EGUINARD.

LE PAVILLON DE LA BRETAGNE A l'Exposition de Paris

La première impression des visiteurs de l'Exposition, quand ils arrivent en vue du Pavillon de la Bretagne, est celle-ci : « Que vient faire ce pavillon étranger parmi ceux des provinces françaises ? »

Ils n'ont pas tort. Que de chemin parcouru depuis le « Ti-Breiz » de 1925, ce premier balbutiement d'un art national breton qui se cherche et commence à peine à s'annoncer ! Les Bretons les plus optimistes n'auraient jamais osé imaginer un pareil bond en avant dans un délai de douze ans. Le résultat pourtant est là, et le Pavillon de 1937 prouve aux plus sceptiques que la renaissance bretonne est un fait incroyable mais vrai, que rien n'arrêtera plus désormais la force irrésistible du mouvement breton.

L'ensemble des maisons des provinces françaises respire

la grâce, le plaisir, l'élégance. Au milieu d'elles, le pavillon breton impose sa masse grise et sévère, lourde comme un temple malais, pure et correcte comme une demeure hollandaise (1). Devant son pignon bigarré, qui évoque les broderies de nos costumes chatoyant sur la lande, puissamment encadré d'emmarchements encastrés dans le granit, se dresse orgueilleux et barbare le plus extraordinaire totem celtique qui ait été imaginé. Massif comme un menhir, hérissé de personnages comme un calvaire, il figure dans un amoncellement et un enchevêtrement qui est le grouillement de la vie, l'unité de la race et les gloires de la Bretagne. Sur le socle, une imposante inscription bretonne accroche le regard de tous les passants: « Netra na den ne vir ouzomp kerzout war-du ar pal ». C'est un plaisir pour les Bretonnants que de la traduire aux indigènes: « Rien ni personne ne nous empêchera d'atteindre notre but ». Après cela, s'il en est qui n'ont pas compris, c'est qu'ils le veulent bien. A mi-corps du « totem », s'avance la proue du navire Keltia sur laquelle se dressent les deux personnages symboliques de la race celtique, inspirés par le dessin de R. Y. Creston dans *Kan da Gornog*. Le guerrier qui bombe son torse magnifique et, appuyée contre lui, la femme digne et forte. D'autres personnages montrent la Bretagne au travail, au combat, à la joie, en prière, sur mer; et de grosses inscriptions donnent un sens clair à tout cela; ce n'est pas ce qui est le plus mal. Il saute aux yeux que le pavillon de Bretagne a été fait pour le peuple et il importe que le peuple comprenne bien ce qu'on lui montre. En haut du menhir, brille le soleil celtique avec ce mot: *Breiz*. Il n'y a pas d'autre titre au pavillon. Mazuet, Le Louet et Creston ont réussi quelque chose de vraiment énorme!

Sous le péristyle, des inscriptions murales bien choisies font savoir aux visiteurs qu'ils vont pénétrer dans la maison d'un peuple fier et conscient de son destin. Une entrée large et basse, encadrée par de somptueuses portes en fer forgé (marquant curieusement le linéaire celtique au baroque autrichien) s'ouvre sur le hall d'honneur dont les hautes murailles pleines, reposant sur une colonnade de piliers bas et trapus, sont recouvertes de fresques traitées dans le mode sombre, à la gloire des activités bretonnes. Trois me frappent particulièrement. Une carte de Bretagne illustrée avec un goût et une science presque trop classiques par Perron et Lacoste. Une composition de Lemonnier dont la qualité bretonne du coloris reste inégalable, et une autre du Nantais Eschapasse qui dénote un talent peu or-

(1) Architectes : Couasnon, Penther, Liberge et Ferré.

dinaire, quoiqu'un peu influencé par la Méditerranée. Les autres fresques sont d'un genre plus école. A droite et à gauche du hall, deux bas-côtés sont consacrés aux photos-montages de Creston, Germaine Jouan et P. Péron, qui présentent les statistiques de la production bretonne. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi remarquable. Ici, point de schémas, de courbes d'une sécheresse administrative comme dans la Suède ou l'URSS, mais de belles images pleines d'évocation et de vie, soulignées par des inscriptions où vibre à chaque ligne l'amour de la patrie bretonne, la confiance en elle et parfois la douleur de la voir méconnue et maltraitée. Celles qui réclament pour nos géomonniers et nos pêcheurs le droit de nourrir leurs enfants ont mises des larmes au coin de bien des paupières bretonnes. Comme je l'ai entendu dire à un étranger qui sortait de chez nous: « C'est un pavillon de revendications nationales ».

Sur le sol nu du hall, seule et somptueuse, aussi brillante et colorée que tout ce qui l'entoure est nimbé de mystère, comme un joyau dans un écrin de velours grenat: la mappemonde en céramique de Creston. Cet ouvrage à lui seul vaut le dérangement; il faudrait des pages pour en décrire les idées, les motifs, les couleurs, la manière. Sur chaque point du globe où un grand Breton a mouillé l'ancre, une figurine en relief enluminée avec verve et fantaisie rappelle l'homme, le bateau, le site ou le haut-fait. Le globe est ceinturé de la fière inscription « Partout où le soleil brille, le Breton passe sans pareil ». Certains visiteurs, quand ils ont vu ça, s'en vont murmurant « On n'aurait jamais cru que les Bretons étaient si chauvins! » Evidemment, mais nous avons tant de temps perdu à rattraper!

Du hall, tout enveloppé d'ombre et où l'on respire un peu de l'haleine millénaire de la Bretagne, on débouche brusquement dans la vaste et lumineuse salle de la « Pensée », dont les fresques au trait, de Lyser et Guyon évoquent dans un style de vitrail la Légende Arthurienne, la Piété bretonne et nos grands écrivains. Quelques inscriptions en lettres d'or, en breton et en français, précisent le sens des images. A droite, une petite rotonde est consacrée aux livres bretons, il n'en manque pas un. *Breiz Atao* comme *Stur-y* sont, ainsi d'ailleurs que toutes les publications d'action bretonne. En face, quelques marches conduisent à la chapelle, où nous retenons une admirable fresque de Mériel-Bussy, qui fait penser à Xavier de Langlais, cet autre Vannetais qu'on regrette de ne pas trouver représenté au même endroit. Les pieds droits des trois portes basses qui encadrent la Salle de la Pensée sont sculptés par Yann Goulet et Roulleau avec beaucoup de caractère et de puissance.

ils contribuent à donner son caractère étrange à cet extraordinaire pavillon « provincial ».

A l'étage inférieur, on débouche d'abord dans la salle du tourisme. Encore une belle surprise. Jamais aucun ensemble d'une qualité pareille n'avait été réalisé pour exalter notre pays. (La réclame officielle du Pavillon du Tourisme pour la Bretagne est en comparaison une chose crevardé et sans intérêt). Le mur de fond présente, par le moyen d'un gigantesque montage photographique dont les éléments sont dûs au maître-photographe Le Boyer, une synthèse des beautés naturelles de la Bretagne ; c'est de première classe, et à ce sujet comme à bien d'autres, aucun pavillon étranger de l'Exposition, fut-il celui d'une nation de cent millions d'hommes n'a fait mieux. Au sol, une immense carte de la Bretagne en relief, reproduit tous ses monuments en miniature, travail de romain dû au décorateur Haas. A gauche, une chambre d'Enfants charmante, une chambre des Parents de R. de la Jodelinais, F. M. Huet et G. Sébilleau, qui est une réussite, à noter le style étourdissant de l'armoire (corniche). Le Vivoir de Motheau et Rual, particulièrement le coin salle à manger, est aussi une réussite complète ; chaises de paille, table, faïences forment un ensemble d'une barbarie et d'une unité qui, comme tant d'autres choses, affirment la vitalité créatrice du génie breton en l'an de grâce 1937.

La salle à manger Guérandaise est un bel ensemble, « arrivé », mais nettement inspiré de l'ancien. La cabine de paquebot d'Armand Coutand est originale, mais peut-être pas assez enveloppée (le lit fait une coupure).

Dans l'aile en retour du pavillon, se trouve la section artisanale. Ceux qui depuis des années ont obstinément encouragé les efforts de nos potiers, de nos tisserands, de nos ouvriers en fer et en bois, que décourageait la concurrence industrielle, seront récompensés de leur peine. La poterie, les écuelles de bois, les outils, les tissus de Locronan, sont emballants. Sans nul doute, l'art breton doit demander sa sève à l'artisanat de nos campagnes.

On touche à la fin avec la salle de la Langue Bretonne que des pressions officielles ont obligé à traiter un peu chichement et la section du folklore qui est malheureusement tout à fait ratée. Cet aveu montrera à nos lecteurs que nous n'avons pas été obnubilés par notre parti-pris national. Nous nous sommes voilés la face devant ce bafouillage (le responsable a traité le sujet sans le connaître ou sans y avoir rien compris) comme nous avons détourné les yeux, dans la salle de la Pensée, du groupe

de Nicot dont la vulgarité et la laideur sont une offense au pavillon.

C'est même là le point curieux de cet effort artistique breton. La partie la plus faible en est la sculpture, alors que dans l'ensemble, nos sculpteurs sont peut-être ceux de nos artistes qui jusqu'à présent se sont fait le plus remarquer...

Une comparaison entre notre pavillon et ceux des provinces françaises est révélatrice de la signification et de la supériorité écrasante de la Bretagne. A part peut-être la Salle d'Honneur de la Pelote basque et le petit théâtre des 3 B., le cabinet de travail du Bourbonnais et un ou deux autres détails, toujours isolés, aucun pavillon n'exprime une âme, un enthousiasme, une volonté, pour tout dire une foi nationale comme le nôtre. C'est en vain que dans la maison Alsacienne, on chercherait une seule inscription en langue allemande, une seule trace du particularisme spirituel de cette province. On y découvre, en revanche, exposée cette insulte à l'Alsace, qu'est le livre d'Edouard Helsey ! Les pavillons du Sud-Est sont des restaurants ; ceux du Nord des étalages de grands magasins. Le pavillon normand n'est qu'une orgueilleuse manifestation commerciale. Marseille est une espèce de bazar oriental, un caravansérail à courants d'air. Non qu'il n'y ait pas de réussites : le Languedoc est d'une éblouissante lumière, la Côte d'Azur offre un panorama merveilleux, l'Île de France une façade d'une architecture raffinée. Mais où se trouve un esprit, une unité, une valeur artistique soutenue comme dans la Bretagne ? On a dit que notre pavillon était, toutes proportions gardées, le mieux réussi de l'Exposition. Cette opinion n'est point ridicule. Le sentiment national se manifeste chez nous depuis les pierres du fondement jusqu'au drapeau du mât de signaux avec une bravoure qu'on ne saurait mettre en doute, quand on sait les obstacles qu'il a fallu vaincre. « Artus, roi des Bretons », dit une inscription, « La lutte bretonne, sport national », dit une autre. Il n'est jusqu'au petit édifice de carton qui représente l'Hôtel de Ville de Rennes, sur la carte en relief, qui ne soit surmonté des couleurs nationales... au-dessus d'une niche vide.

Si l'on se demande à quoi tient la force et l'unité de l'œuvre, on peut répondre que c'est, en partie, à l'esprit de synthèse qui l'a inspirée. Ses auteurs ont cueilli à pleines mains tout ce qui fait la grandeur de la Bretagne et en ont fait une gerbe sans se soucier des mesquineries, des divisions et des cloisonnements qui, d'ordinaire, empoisonnent tout ce que nous faisons. Châteaubriand représente

la pensée bretonne à côté de Renan, et Marcel Cachin demande l'enseignement du Breton sur la même muraille que Mgr Duparc. Ce pavillon breton nous donne un exemple des magnifiques réussites que nous pouvons atteindre si, sans renoncer à nos divergences qui sont nos richesses, nous consentons à marcher la main dans la main. Il est peu probable que les artistes bretons de l'ancienne génération, qui, pourtant, ont techniquement tracé la voie, eussent été capables de réaliser le chef d'œuvre que viennent de nous donner leurs élèves. L'esprit rétrograde, fait d'un humour déplacé et d'une recherche de pittoresque vide de profondeur, qui a inspiré à M. Méheust ses regrettables personnages sur les tympans extérieurs, nous donne à penser ce qu'aurait été une maison de la Bretagne d'où aurait été absent le sentiment national soufflé depuis quinze ans par *Breiz Atao*.

Notre analyse serait incomplète si nous ne signalions pas le génie de propagande que révèlent toutes les présentations. Partout perce la même préoccupation obsédante d'imposer le respect de la Bretagne, de la faire mieux connaître et mieux aimer. Un exemple typique : la Salle de Bains. On y lit cette inscription : « La Bretagne est le pays des légendes. Que ceci détruise l'une d'elles ». Pour ma part je n'ai jamais vu « publiciter » à ce point le génie d'un peuple. On trouve même sur un mur, la liste des charmes et des qualités des Bretons ; il y en a une trentaine, sinon davantage. Cette énumération est si bien amenée, si judicieusement encadrée, et en somme si juste, que personne ne songe à en rire. Le visiteur « breton moyen » qui a lu qu'il était fier, brave et aventureux, sort de là persuadé qu'il est effectivement aventureux, fier et brave.

En m'en allant, comme beaucoup, je me frottais les mains et me disais : « Enfin, le temps est venu où la Bretagne de déçoit plus. La saison des labours pénibles, des semailles sans récompense est finie. La moisson, maintenant, s'épanouit et nous allons pouvoir la ramasser à pleins bras. »

C'est peut-être parce qu'ils ont eu l'impression que plus rien ne pouvait arrêter l'essor breton que les commissaires de l'Exposition ont fermé les yeux sur tout ce que notre pavillon a de scandaleux du point de vue officiel.

Car si la première merveille de notre participation, c'est notre pavillon lui-même, la seconde, c'est qu'il n'ait pas été interdit.

ARZOUR.

Les Amis de Stur

Les « Amis de Stur » se sont réunis le 21 et le 22 août, à Daoulas.

Après un déjeuner en commun, les A. D. S. se sont rendus à la campagne, sous un ombrage majestueux, d'où la vue embrassait la belle vallée de Daoulas.

Les questions inscrites au programme firent l'objet d'échanges de vues animés jusqu'au soir ; pour mémoire : *Stur et la culture bretonne, Stur et la langue bretonne, Stur et le mouvement breton, le problème d'une volonté bretonne, l'organisation du travail intellectuel breton, les A. D. S. et les études celtiques, la politique de Stur.*

Ces débats permirent notamment à l'un de nos camarades catholiques d'exposer longuement son point de vue. On fut heureux de constater qu'en ce qui concerne les buts à atteindre, l'accord entre tous les participants était complet.

Les A. D. S. se retrouvèrent autour d'une table pour un dîner qui se déroula dans une saine gaieté, au son des vieilles marches irlandaises jouées au gramophone, notamment le « Siège d'Ennis » et la « Bataille de Clontarf », dont l'extraordinaire qualité barbare et celtique fut une révélation pour beaucoup.

Le lendemain matin, les jeunes, l'un après l'autre, développèrent les sujets qui leur avaient été proposés la veille et qu'ils avaient pu préparer dans la soirée, c'est à dire : *Un jeune nationaliste breton doit-il faire passer d'abord le succès de ses études ou sa culture bretonne ; Quelles sont les sources de la faiblesse bretonne, quelles seront celles de la force bretonne ; Devons-nous avoir des cama-*

rades français ou les éviter ; La place du plaisir dans la vie du militant breton ; Les idées de Stur et la propagande du P. N. B.

Les rédacteurs de la revue firent la critique des speeches des jeunes qui, dans l'ensemble, marquèrent un heureux détachement des habitudes intellectuelles françaises.

Pour finir, la question du développement de *Stur* et le problème financier furent abordés. Des engagements sérieux furent pris par plusieurs de nos amis, auxquels nous adressons ici nos félicitations pour avoir compris que *Stur* ne demande pas l'aumône, mais les actes nécessaires.

Un Revenant

Un modeste libellé, intitulé KAD, dont le premier numéro avait connu le jour il y a environ un an et demi, vient de faire paraître son second spécimen, après avoir, comme on le voit, repris du souffle.

Pour qui pense que sans répondants, une philosophie nouvelle manque d'autorité, voici des références précises. Le gérant est un descendant de M. Llyvarch-hen et la maison d'édition est « l'Imp. Spéciale de Kad ». On ne trouvera pas plus le premier dans l'annuaire des Téléphones que la seconde au Registre du Commerce. Il ne sera pas facile non plus de situer ce fascicule dans le calendrier romain : il est daté de « l'an 11.501 de l'Ere post-atlantidienne... » tout simplement.

Nous y lisons qu'en 1220, il y avait encore à Kildare, en Irlande, un sanctuaire secret où brûlait un feu perpétuel, entretenu par des vierges que l'on appelait les filles du Feu, et que l'Archevêque de Dublin vint solennellement l'éteindre, comme un reste des croyances passées.

Sous l'influence d'un nouveau rédacteur qui signe Maen-Nevez, l'étrange doctrine évangélico-payenne du premier numéro se mue en occultisme et en théosophie esothérique. Il y est fait également une certaine consommation de druidisme.

Page 3, « Kad » nous dit se défendre de « mêler ses concepts philosophiques à tout messianisme racial », et page 4, « Kad » veut faire renaître « un druidisme racial et culturel, à la mesure des besoins spirituels de l'Activisme breton... »

Ceux qui ne comprendront pas pourront demander des renseignements à la Boîte Postale n° 5, Dinan (Bretagne).